Ha
990

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-47786/fragment/page=0001

Zur
Gräfl. vom Hagen'schen
Majorats - Bibliothek

MÖCKERN
gehörig.
No 38

00/2

LES PREMIERS ÂGES.

INCERTITUDES HUMAINES.

Senancour, Étienne Pivert de:

LES PREMIERS ÂGES.

INCERTITUDES HUMAINES.

RÊVEUR DES ALPES.

1792

depuis l'Ere chrétienne.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-47786/fragment/page=0007

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)

L 43

Ce que l'esprit humain pourroit effectuer de plus vaste, de plus beau, seroit l'histoire de l'homme; décrire son état primitif, selon les conjectures que pourroient fournir au génie profond & sublime l'analogie, les rapports par lesquels il est ordonné avec les autres êtres, les traces encore subsistantes de son caractere originel, & des recherches bien philosophiques sur le voile de dehors étrangers, qui le couvre, qui conduiroient à désigner quel seroit sans eux l'être susceptible de recevoir, avec les progrès & les modifications connues, ce revêtement bizarre & sans exemple dans les autres objets de la terre.

Voilà un grand point difficile à remplir, s'il n'est impossible.

Paſſant enſuite à l'homme ſocial en philoſophe, & non en hiſtorien qui ne fait que compter les batailles, rapporter les conquêtes d'un homme, ou faire connoître des nations entieres, par le nom ſeul de l'individu qu'ils appellerent leur roi; il faudroit (& ce ſeroit la premiere fois que l'on s'en ſeroit aviſé) ſuivre les progrès inſenſibles de la population, de la réunion en familles, des premieres découvertes, des langues, des arts, de la culture, des mœurs, des opinions, du plus ou du moins grand degré d'aſſerviſſement aux idées, aux erreurs théocratiques politiques; découvrir l'origine, la filiation de toutes les idées religieuſes, les allégories ou les terreurs qui les ont toutes enfantées: alors l'hiſtoire du monde ceſſeroit d'être les

mémoires de quelques tyrans, de quelques conquérans, des annales de carnage, dont les auteurs conſiderent les Séſoſtris, les Tamerlan, les Alexandre, comme les repréſentans de l'eſpece humaine, & les peuples comme quelque choſe ſeulement lors de leurs incurſions, nous diſent un mot des Scythes ravageant le midi de l'Aſie, & rien de ce peuple immenſe peuplant tant de ſiecles le vaſte continent du nord. Il faudroit enſuite donner une idée de la terre jadis inculte, & de la terre actuelle; y joindre ce que l'eſprit humain ſuppoſa de plus beau & de plus vraiſemblable ſur le ſyſtême de l'univers : ces objets traités ſans diffuſion, ſans diſcuſſion, par un homme impartial qui ſe ſouviendroit que c'eſt à l'eſpece qu'il parle, &

non à quelque Sorbonne, à quelque académie, & dès lors n'altéreroit aucun fait, n'excuseroit aucun souverain, ou aucune loi despote, ne ménageroit aucune erreur, & n'encenseroit que l'immuable vérité.

Heureux l'esprit assez vaste, le génie assez sublime, pour ne pas se croire indigne d'un tel ouvrage! Je le suppose après avoir donné à l'humanité ces importantes leçons, formant ensuite dans une terre inaccessible une nation de pasteurs, ne leur communiquant de notre civilisation que ce qui ne peut conduire au malheur; c'est-à-dire, très-peu de chose; donnant à ses institutions la sanction de Lycurgue; puis revenant sur les bûchers Européens expier le crime d'avoir attaqué l'infame fanatisme que peut-être ses écrits abattroient un

jour : quel grand homme, & combien s'exerceroit contre ce ſage la ſottiſe humaine qui anathématiſe ſes bienfaiteurs & déifie ſes bourreaux !

Il faudroit à un tel homme tous les avantages réunis. S'il manque de la ſanté ſeulement, comment pourra-t-il ſe livrer aux recherches, aux travaux incalculables qu'un tel deſſein exige ? Si le célebre Raynal conſacra ſa vie à une hiſtoire poſitive, locale, récente, compoſée de faits connus, qui tentera l'hiſtoire morale métaphyſique de tous les lieux même inconnus & de tous les tems, même de ceux dont il n'eſt point d'annales ?

Je crois donc très-éloigné le ſiecle deſtiné à produire l'inſtruction des générations à venir ; je haſarderai donc quelques idées ſans

ſuite peut-être; car je ne travaille pas en écrivain, mais je dis ce que je penſe. S'il ſe trouve dans mes rêveries quelques vérités, je ſuis ſatisfait; & peu m'importent les défauts nombreux qu'on trouvera dans mes écrits, ſi on les conſidere comme l'ouvrage d'un auteur éveillé; car j'aſſure d'avance qu'au milieu de la déſeſpérante incertitude qui nous entoure, je ſerois tenté de regarder tous les raiſonnemens humains, comme la ſuite informe du ſonge de notre penſée.

Après cet apperçu ſur les âges paſſés, je conſidérerai l'homme actuel, ſes opinions, ſes qualités diverſes. Si quelque jour je me fais illuſion au point de penſer que je puiſſe détromper un ſeul homme en un ſeul point, je pourrai intituler mes rêves les abſur-

cités humaines : non que je me croie moins absurde que mes contemporains, dont beaucoup sont assurément bien plus savans que moi ; mais j'ose me croire plus impartial que la multitude. Or, je présume que j'aurai toujours la folie de compter la multitude comme quelque chose.

Je ne promets cependant point ce coup-d'œil sur les *générations actuelles*, ne commandant pas à ma pensée, & desirant encore moins que personne soit en droit d'en rien attendre. Qu'importent d'ailleurs au public des rêves obscurs ? Tant d'hommes éveillés l'occupent glorieusement.

N'attendez pas un *ouvrage travaillé ;* je ne suis ni travailleur ni logicien : mais je rêve souvent, &

quelquefois j'écris mes rêves ſans m'inquiéter de ce qu'ils peuvent avoir de découſu ou de répété.

J'ai joint à la ſuite des *premiers Ages* un morceau qui y a bien peu de rapports, principalement à cauſe d'un paſſage qui tend à dire que toutes nos ſciences & nos contemplations, quelque jaloux que nous en ſoyons, le cedent toujours à nos habitudes : à quoi il faut ajouter que celles-ci étant également ſubordonnées à nos beſoins, nos impulſions primitives l'emportent, malgré nos efforts, ſur toutes nos inſtitutions.

LES

LES

A

PREMIERS ÂGES.

INCERTITUDES HUMAINES.

HIER j'étois néant, ou du moins je m'ignorois & j'étois impassible; je viens de commencer dans le tems. *Je suis*, car mes perceptions forment un être autre que ceux qui m'entourent; ils agissent sur moi, mais je ne fais pas partie d'eux, car je ne sens pas en eux. Mais qui suis-je? Je l'ignore. Par qui, & pourquoi existai-je? Quelle sera ma durée? J'interroge les choses & les tems; mais les tems & les choses se taisent. Ce silence m'étonne; le desir de connoître est-il vain? *J'existe, je ne suis pas seul existant*, cela seul me paroît certain; c'est une lueur isolée, unique, dans l'immensité ténébreuse... Dans cet ordre de choses, quels sont mes rapports?

J'ai la puiſſance d'agir, que dois-je faire? Je ſuis paſſible, que dois-je attendre? J'ai commencé, qui m'a précédé? Je ſuis un point, qui occupe les autres? Ceſſerai-je, & qui me ſuivra? Dans quelle immenſité de tems fus-je néant? Dans quelle incalculable multitude d'êtres ſuis-je jeté? Dans quel point de l'*eſpace* & de la ſucceſſion des *tems* ſe trouve l'imperceptible *moi*? Quelle eſt l'incalculable multitude d'êtres qui ſeront après mon anéantiſſement, & l'indicible éternité des tems qui s'écouleront, ſe ſuccéderont pour d'autres après le tems ſi court où je commençai, ſouffris, finis?

Dans le peu de tems qui n'eſt pas nul pour moi, & dans l'étroit eſpace que je perçois, voici, ce me ſemble, un être ſemblable à mon être, à moi; il m'approche, me dit: je ſuis homme, tu l'es auſſi homme. — Eſt-il beaucoup d'hommes? — Beaucoup. — Vous êtes nombreux, vous vous communiquez, inſtruiſez-moi; car ſeul, iſolé, j'ai beſoin d'apprendre. — Nous t'inſtruirons, car nous ſavons tout. —

D'où vient donc ne sais-je rien? — Tu apprendras de nous la raison même de cela; mais avant tout, tu es notre semblable & tu nous dois. — Comment un semblable doit-il? — Parce que nous avons établi des loix. — Qui m'obligent? Mais que vous dois-je? — Ton tems, tes travaux, en un mot, tes facultés, ton existence. — Et que me devez-vous? — Moins, car nous sommes plus. — Je n'entends pas cela. — Voici ce que tu recevras en échange: tu partageras nos plaisirs, tu vivras comme nous; considere quel avantage. — Je considérai, & je dis, je n'envie pas ces plaisirs; je ne consens pas à vivre ainsi; car la vie, dites-vous, est une & courte: celle que vous m'offrez ne me satisfait point, & je ne veux pas consumer celle qui m'est donnée sans en jouir. — Tu le dois. — Pourquoi? — Nous en sommes convenus. — Sans moi? — Notre volonté est juste, l'instinct que tu as reçu est erroné. — Si pour moi-même je n'ai pas droit de suivre ma volonté, comment la vôtre vous autoriseroit-elle contre moi?

Alors ils me parlerent long-tems de la juſtice innée, où je ne vis qu'injuſtice; des vertus, & je ne vis point quel bien en réſultoit; de l'Etre ſuprême qui les avoit faits, il ne me parut pas clair qu'ils le connuſſent; de ſes attributs, & je les jugeai contradictoires; de ſes volontés, & je vis qu'il ne les avoit pas manifeſtées; je les ſoupçonnai même d'y avoir ſubſtitué les leurs; je ſoupçonnai les uns de vouloir m'abuſer, les autres de s'abuſer eux-mêmes. Alors ils s'irriterent, m'oppoſerent leur nombre & leur force, d'où j'apperçus que c'étoient eux qui me faiſoient la loi, & non celui dont ils ſe diſoient les interpretes. J'implorai du moins du tems pour me réſoudre à devenir l'*eſclave* de ceux qui d'abord s'étoient dits mes *ſemblables*. Le tems, ce plus grand bien de l'homme, que l'homme ne connoît pas, me fut accordé comme choſe indifférente.

Cet entretien ayant étendu mes idées & fourni des moyens de comparaiſon, je me mis à conſidérer mon eſpece, pour

vérifier par ſon hiſtoire, s'ils n'exigeoient que l'équité, ou s'ils annonçoient l'impoſture. Je continuai néanmoins de conſulter l'homme voulant confronter les opinions avec les faits. Il me dit d'abord: mon eſpece ne fut pas toujours telle, mais elle s'eſt perfectionnée; de brute qu'elle étoit ſortant des mains de la nature, façonnée par elle-même, elle devint le chef-d'œuvre des êtres. L'auteur de toute choſe eſt un être exiſtant antérieurement & par lui-même, diſtinct de ſes ouvrages, qui les fit en ſe jouant pour accroître la gloire qu'il poſſéda de tous tems. Alors je fis trois ſimples queſtions; ſavoir: Qu'eſt-ce que la gloire de celui qui exiſte ſeul? Comment l'homme imparfait perfectionna-t-il l'homme formé par la perfection même? Et comment ſont imparfaites les œuvres de celui qui a toute perfection & tout pouvoir? Queſtions auxquelles il me répondit d'une maniere ſi étendue & ſi ſavante, que je n'entendis que des mots ſans en diſcerner le ſens; moi ſi nouveau ſur terre & dont

l'intelligence peu ſociale n'eſt propre qu'à recevoir des idées claires. Je me figurai que peut-être ce principe univerſel étoit peu connu ; que l'homme peut-être abandonné à lui-même avoit dégénéré, d'autant moins parfait qu'il s'éloignoit davantage des êtres qu'il diſoit imparfaits. Je communiquai naïvement mes idées ; car un être d'hier eſt brute, & ignore que ſon jugement dépend d'un autre que de lui. On m'apprit que c'eſt un mal que d'avoir de certaines idées, un mal de les communiquer ; que l'homme, à l'âge où l'on commence à réfléchir, étoit tenu de demander à ceux qui l'entouroient, ce qu'il penſeroit par la ſuite, ſuppoſé qu'il demeurât dans le même lieu ; qu'entr'autres, s'il ne croyoit pas en Europe à un Dieu *bon*, il *ſouffriroit* éternellement ; que s'il ne confeſſoit pas la *liberté* de l'homme, on l'enfermeroit pour l'en convaincre ; que celui qui change de contrées, doit obſerver attentivement les bornes qui diviſent cette terre, ſe gardant bien d'être ſur la rive droite d'une riviere ce qu'il fut

sur l'autre rivage. (*a*) Je vis alors clairement ce que devoit être pour moi le témoignage partial d'hommes si opposés entr'eux ; je recueillis seulement les points les moins contestés, que ne dicte aucun intérêt, aucun esprit de parti. Ainsi, libre du joug universel de l'opinion des hommes, j'oubliai quel culte fut celui de mon enfance, quels lieux me virent naître, quels hommes me précéderent, m'entendent, ou me suivront. D'aucun pays ni d'aucun tems en particulier, mais vivant dans toutes les contrées, dans tous les âges ; combinant ce que je puis adopter des traditions humaines avec ce qu'il m'est donné de connoître de la nature des choses ; j'oserai peut-être rappeller les

(*a*) Ici il faut reconnoître un mauvais principe, si l'on ne veut avoir le cœur arraché, puis suspendu, pour l'appaiser ; là, assurer que l'homme est esclave du destin, ou être empallé ; & dans l'ancienne Hybernie, ne conserver aucun souvenir de ces idées monstrueuses, si l'on ne desire être brûlé.

âges qui ne ſont plus ; ſupputer les révolutions des ſiecles éteints ; juger ce qui eſt, & ſonder l'abyme pour conjecturer ce qui ſera dans l'éternité.

O vanité humaine ! ô homme, que tu es petit ! que tes plans quelquefois ſont vaſtes ! Atome d'un jour, point dans l'eſpace, oſes-tu bien parler des lieux où tu n'es rien ? Oſes-tu narrer les tems où tu fus néant, ceux où tu ne ſeras que pouſſiere ; interroger l'Eternel à venir où ta cendre même ne ſera plus ?... Raſſure-toi : ſi ta grandeur t'étonne, reconnois-y ta baſſeſſe ; car ton plan lui-même, ſi vaſte à tes yeux, dont peut-être tu t'enorgueillis en ſecret, eſt auſſi petit que toi. Que ſont dans l'éternité des tems ces miriades de ſiecles que tu ſupputes en aveugle ? Quels ſont ces empires dont tu racontes dans l'obſcurité les révolutions enfantines ? Quand tu connoîtrois la terre & toute ſa durée, les eſpeces innombrables qui la peuplent, & quelle matiere forma ſon noyau : eh ! qu'eſt donc la terre & l'inſtant où elle ſe meut ? Un point comme

toi, & dans le tems & dans l'espace.

O Etre seul illimité, seul éternel, que l'homme religieux blasphême, que dans son indicible démence il ose presque faire semblable à lui ! grand tout, être que je ne puis atteindre, dont je desire l'existence, dont la nature m'est inconnue, si tu es, pardonne ! O pardonne, si en m'anéantissant devant toi, ma bassesse t'outrage encore en t'invoquant ! Tu es trop grand pour vouloir le mal : je ne redoute point, à peine puis-je adorer. Plus près de toi... j'oserois aimer.

Si j'étois grand, impassible, mon hommage seroit moins intéressé, plus généreux ; mais je suis un atome qui souffre un moment & disparoît : eh bien ! je souffre, j'adore, demain je ne serai plus... Principe universel, tu fus, tu es, tu seras.....

Mais toi, ô homme ! tu te perds dans un océan de vanité, d'illusions. Tu te dis grand, & tu es petit ; tu te crois sage, & toute ta sagesse n'est qu'une folie vaine ; savant, & ta science n'est qu'incertitude ;

tes syſtêmes ſont des fantômes ; tes opinions ſont des erreurs ; tes arts, des puérilités ; tout ton être, un je ne ſais quoi d'illuſoire, de ſuranné. Tu te tourmentes ſans but ; tu t'agites & tu n'operes rien ; tu te proſternes devant l'idole que tu t'es forgée ; tu obéis même à ton ſemblable : tu te conſumes pour des futilités & tu cours au néant : tu t'immoles toi-même pour conſacrer l'erreur : là, tu aſſujettis pour t'aſſervir ici, toi-même : pour jouir, tu t'ôtes la faculté de jouir : tu te hâtes de ceſſer d'être pour n'être pas oublié lorſque tu ne ſeras plus. Tes yeux faſcinés ont vu un ſoutien dans l'abyme ; avec confiance tu t'y précipites ; il n'a point de fond. Tu as vécu en vain, le tems de vivre n'eſt plus. Lorſque tu pourſuivois cette ombre illuſoire, les mondes ne ſe ſont point arrêtés. L'univers s'avançoit dans le tems : chaque pas anéantit des millions d'êtres : regrette, gémis ; la vie eſt dans le paſſé, l'avenir c'eſt le néant.

Hommes, je ſuis l'un de vous, foible,

incertain, trompé comme vous. Ici, je distingue l'illusion ; là, une chimere m'abuse ; l'erreur est votre partage, elle est aussi le mien. Mais vous êtes intolérans, absolus ; vos rêves vous les donnez pour des vérités sacrées. Mes idées sont aussi des rêves ; mais, puissant, je n'éleverois pas de prisons, je n'allumerois pas de bûchers. Je vous pardonne de vouloir me persuader vos erreurs comme la vérité : tolérez celles que je vous offre comme des doutes ; soyez indulgens, ayant tant besoin d'indulgence. Fourbes & despotes, excusez ma bonne foi, peut-être indiscrette, mais tranquille. Hommes, aux maux généraux auxquels votre ordre social m'assujetit, ajouterez-vous l'oppression de circonstances ? Je vous aime, je vous desire libres, heureux & bons, comme je vous fuirai infortunés & persécuteurs : je ne vous demande point de faveurs, point de bienfaits : oubliez-moi, laissez-moi la sécurité, la paix : ne voulant que du bien, dois-je attendre du mal ? Si vous ne pouvez vous empêcher

de me haïr ou de me persécuter, donnez-moi donc vos passions tyranniques & haineuses. Pour me rendre justement victime de l'oppression, attendez que j'en sois le fauteur. Vous avez tous des maîtres & des esclaves; vous commandez & vous rampez; parmi vous nul n'est libre : pour moi, qui refuse des esclaves & ne veux point de maîtres, ferois-je écrasé sous le joug que je n'impose point?

L'homme ne fut pas toujours tel que nous le voyons maintenant; l'histoire même, quelque moderne qu'elle soit, l'atteste par-tout, malgré la pente des idées vers l'opinion contraire, plus flatteuse pour nos préjugés. Pour savoir ce qu'il fut dans les tems dont il ne reste que des annales incertaines, contradictoires; pour supputer quand il commença & quel il étoit alors, nous ne pouvons qu'interroger la nature de l'homme, & du point à peine connu où il est parvenu, remonter dans l'obscurité vers celui d'où peut-être il partit. L'homme est aussi ordonné à la surface qu'il habite; il ne fut pas avant

la terre qui le porte, & la terre ne dut pas exister, du moins sous ses modifications actuelles, sans contenir & nourrir l'homme. Cette époque où elle devint un globe couvert & peut-être habité jusques dans son centre par des êtres vivans, cette époque, base de toute l'histoire de l'homme, l'homme l'ignore. Quel flambeau le guidera pour ces recherches dans des tems où les lumieres humaines étoient si foibles qu'il ne savoit que vivre sans souffrir ?

Si ces siecles mépriſés du siecle présent eussent eu des historiens, qu'eussent-ils écrit ? Peut-être les révolutions des êtres impassibles. Les rochers en s'écroulant ne souffrent pas (que nous sachions), que nous importe ? La paix des êtres pour qui le repos est la félicité ! Le triste spectacle que l'homme qui n'égorge point, ne brûle point ! La paisible ignorance dut donc être oubliée, mais nos larmes savantes couleront encore pour l'inquiet & curieux à venir ; & cela même est juste, car l'homme heureux a assez vécu : mais

celui qui souffre dans le présent est avide de l'ombre qui lui survivra ; c'est un dédommagement, car elle est invulnérable à ses yeux.

L'homme d'aujourd'hui nie la vétusté de ces tems premiers. Le moyen en effet qu'il existât long-tems avant les arts qu'il regarde comme son attribut distinctif ! D'ailleurs, l'illimité nous répugne : vivans si peu, nous ne donnons que quelques siecles à l'espece : il seroit triste que la généalogie humaine l'emportât de tant sur celle que désigne l'individu, ou du moins que s'attribuent les nations qui, dans les tems où le permettoit l'incertitude du passé, eurent toujours grand soin de faire naître leurs premiers despotes immédiatement après la naissance du monde.

Ceux qui peuplent la contrée où je suis, ne m'ont dit le jour, l'heure avant laquelle à la place de l'univers étoit le néant ; ils m'ont décrit comment tous ces globes, plus innombrables, ajouterent-ils, que les sables de l'océan, tous

ces soleils, dont l'on voit des milliers, & dont la pensée suppute des billions, furent lancés dans l'espace & commencerent les révolutions, dont un pas est de mille siecles. *Cela se peut*, disois-je. Le sage ajouta que son premier pere fut ensuite créé pour représenter celui qui avoit tout fait; qu'il fut le chef-d'œuvre, la fin de ces innombrables ouvrages, le dominateur de ce globe, où à peine il trouve un refuge, & de tous ceux qu'il n'appercevra jamais. Il ajouta que le premier homme n'étoit plus; mais qu'il avoit laissé ses descendans comme lui souverains de la terre en particulier, & le but de l'univers en général. Mais à ce moment, un de ces vils reptiles faits pour diversifier sa demeure, s'élance, l'attaque, le détruit en un moment. *Ce qu'il me disoit ne se peut*, pensai-je, car cet homme ne gouverne plus; & hors lui & le serpent sujet qui vient de s'en nourrir, je ne vois rien de changé dans l'univers.

Depuis je ne consultai plus la démence de l'homme; le silence même de la na-

ture me parut plus expreſſif, du moins elle ne met pas l'impoſture à la place des vérités qu'elle tait. J'examinai la ſurface de la terre pour juger de ſa vétuſté ; j'y vis un cercle d'événemens ſe renouvellant de lui-même, une ſorte d'ordre que je ne ſus d'abord à quoi attribuer. Tout a d'abord été formé pour le mieux, aſſure-t-on : dès le commencement la terre fut telle que nous la voyons. S'il en eſt ainſi, pourquoi la matiere morte, qui eſt immenſe, (*a*) eſt-elle un être nul, (*b*) privé de la faculté de jouir ; & pourquoi celle de ſouffrir fut-elle donnée aux êtres vivans, ſi rares en comparaiſon, mais ſeuls agiſſans & ſentans ? (*c*) Comment nous,

---

(*a*) Qui eſt tout, ſur-tout dans le ſyſtême erroné qui ne met d'êtres vivans que ſur la terre.

(*b*) Qui n'exiſte pas pour lui-même : ſi toutefois notre jugement tant de fois en défaut ne nous en impoſe point ſur le grand point de la non-activité ſpontanée, & de l'impaſſibilité de la matiere dite inanimée.

(*c*) Mais qui nous a prouvé que la matiere

intelligence

intelligence éphemere & bornée, appercevons-nous des défauts dans l'œuvre de l'intelligence suprême, unie à l'absolu pouvoir ?

Mais si la terre, amas informe de matieres hétérogenes, fut placée dans l'espace des milliers de siecles avant les modernes annales humaines; ce chaos, un des points d'ailleurs les plus unanimes (*a*) de la tradition des peuples, se sera insensiblement disposé tel que nous le voyons, par les seules forces & facultés que possede à nos yeux la matiere.

Toutes les terres basses étoient plus ou moins ensevelies sous les eaux : les chaînes

---

qui se meut réguliérement comme un globe, fût essentiellement différente de celle qui se meut irréguliérement comme une huître ?

(*a*) Si la voix générale, qui si souvent autorise l'erreur, peut quelquefois annoncer le vrai, c'est assurément dans ces objets indifférens à l'homme, où l'esprit de parti n'a pu la dicter. Le chaos étoit reconnu avant que la création fût article de foi.

des monts, au lieu de dents aiguës & décharnées, étoient composées de cimes plus élevées, arrondies avant leur dégradation, & recouvertes de matiere végétale. L'action du soleil dessécha les fonds, en attira les vapeurs & les versa sur ces cimes, dont en s'écoulant, elles entraînerent les débris : ainsi se comblerent les vallées qui d'abord furent des abymes d'eau ; ainsi se dégraderent les monts, dont le noyau doit seul subsister jusqu'à de nouvelles révolutions : ainsi les eaux devenues puissantes par leur pente & leur vîtesse, se creuserent des lits, se ménagerent des écoulemens : ainsi une surface irréguliere & confuse devint une terre solide, arrosée, applanie par les eaux qui la couvroient : ainsi parvint à son état actuel la terre que les générations à venir verront encore s'applanir, se dessécher jusqu'à ce que par un autre extrême, il n'y ait plus d'écoulement dans des fonds que les eaux comblent sans cesse, & que la mer seule, subsistant par sa capacité, engloutisse tout l'humus que les fleuves y portent, que

l'homme dissipe par le feu, jusqu'à ce que les continens actuels ne soient plus que des sables, des rocs arides, inhabiles à sustenter des êtres vivans; & l'océan, un limon, un marais à demi comblé.

Telle est peut-être la marche de la nature: marche lente, mais irrésistible, que tout semble attester, que des révolutions nouvelles pourroient seules interrompre. S'il nous reste à peine des traces de cette tendance depuis que l'homme est civilisé, assignerons-nous encore à la terre, à l'univers, la durée de l'insecte éphémere? Si telle est la vétusté d'un globe, l'homme osera-t-il marquer le jour où naquit le grand Tout? Quelques cents générations de l'homme seront-elles la durée de cette immense multitude d'êtres, dont les moindres révolutions sont pour lui l'éternité, qui dans leurs périodes illimités se forment, se meuvent, s'anéantissent, sans avoir l'homme pour témoin? Etre petit & vain, si ta durée est celle des mondes, dis-moi, que fut la terre primitive avant l'altération des siecles & tes récentes inno-

vations ? Si elle te fut donnée, pénetre au centre de tes domaines ; au moins dispose à ton gré sa surface, assujettis-en tous les êtres vivans, avec la seule force que la nature t'a donnée pour dominer sur eux : au lieu d'effleurer sa couche supérieure après des siecles d'art & d'efforts, tel que le fait en naissant le sanglier dans les forêts ; nu, sans armes, & sans ces machines qui attestent ta foiblesse, affronte les frimats, vis sous la ligne, car le Saara est à toi ; & sous le pole, car il t'appartient : assieds-toi sur les eaux, car elles te sont destinées ; applanis les Andes, car elles t'opposent une barriere ; les rois n'en connoissent point : naturalise le dromadaire dans le Groënland, car toutes les especes te sont soumises : fends les airs, car cet aigle altier domine l'athmosphere, & il est ton sujet ; bien plus, il fut créé pour toi : ou si ton empire ne s'exerce que par l'art, construis des machines qui te rendent accessibles la lune créée pour te réjouir, & Vénus qui pour te distraire, luit dans l'espace.

Si, surchargé de tes foibles travaux, tu es oisif pour les grandes choses, ou que l'univers soit assujetti seulement à ta pensée, connois au moins le nombre & l'étendue des mondes créés pour embellir ta demeure : dis-moi combien de planetes éclairent ces milliers de soleils que tu vois comme un point, & ceux bien plus innombrables, sur lesquels tu exerces ton empire, en supposant leur existence possible. Instruis-moi encore, si les autres globes contiennent pour toi des sujets vivans, ou si tu y domines seul sur la matiere inanimée, afin que ton empire soit plus absolu où tu n'es pas; tandis que les rebelles sont fréquens sur la terre que tu habites. (*a*)

Antérieurement aux révolutions qu'éprouva le globe, dans ces tems où les recherches ne sont qu'incertitude, où

(*a*) Et pour éprouver ta clémence, ou exercer tes vertus guerrieres, réduisent assez souvent en excrément le potentat de l'univers, l'image de l'Eternel.

l'assertion n'est qu'un doute, si la terre différemment conformée fut aussi revêtue de végétaux d'une autre nature ; les animaux qui l'habiterent dûrent changer avec la terre & les alimens ; si la plupart des especes actuelles ne sont que locales ; si d'un climat à l'autre, la terre presque uniforme nourrit cependant des êtres dissemblables ; si quelques degrés de plus vers le pole, ou quelques toises d'élévation au-dessus des plaines, influent sur les productions terrestres & sur l'animal qui s'en nourrit ; comment les mêmes êtres peuplerent-ils deux terres absolument disparates, & comment les périodes des siecles & les bouleversemens de la matiere impassible ne purent-ils rien sur l'être dépendant & souffrant, qu'un souffle détruit, annihile ?

Mais l'homme concevroit difficilement comment l'univers auroit pu subsister sans lui (*a*) : supposons-le donc aussi ancien

(*a*) Dans le fait, à quoi auroit servi le soleil avant de jaunir nos moissons & de mûrir l'ana-

que la terre qui le porte ; *quel fut-il alors ?* Voilà de toutes les questions humaines, la plus ou peut-être la seule vraiment importante. (*a*)

Ce que nous sommes n'est point ce que nous fûmes, & les faits actuels ne concluent rien pour les âges anciens, encore moins pour les âges oubliés, si ce n'est par conjecture & analogie. Se trouvera-t-il un génie capable de pénétrer la vérité par la conjecture ; d'interroger

---

nas dans les serres de l'Europe ? Et de bonne foi, quel eût été le but de ces astres incalculables avant l'observatoire de Paris ? Tout seroit inutile sans l'homme ; tout doit se dissoudre au moment où l'homme cessera. De quelle gloire nous sommes convenus entre nous !

(*a*) Je me trompe : un savant m'a fait connoître dernièrement l'*universel à parte rei* ; d'autres m'ont engagé à me rétracter en faveur de la dispute apostolique des *capuchons*, du plus ou moins grand degré de bien que fait aux vrais croyans l'*osculum auris* de la pantoufle du pape, & le préservatif universel de la *chaise percée du grand Lama*.

en l'homme cet instinct naturel, dont tout étouffe la voix; & de la connoissance incertaine, incomplete, que nous avons maintenant des habitudes abusives, surannées, contraires, des opinions versatiles, des goûts factices de l'homme (que chaque année modifie diversement, & que tant de siecles virent le jouet de cette chimérique perfection, de cette incompréhensible civilisation qu'il poursuit, atteint en gémissant & vénere en la déplorant) de cette connoissance illusoire déduire les besoins premiers, l'instinct vrai de l'homme primitif; nombrer ces siecles oubliés, où, avant de devenir souverain infortuné des autres animaux, l'homme encore leur égal, naissoit sans douleur, se sustentoit sans inquiétude, & finissoit en s'ignorant lui-même?

Pour moi, frappé de l'immutabilité des grands plans de la nature, de la sorte d'immobilité & du perpétuel silence de l'univers, je ne vois dans la longue série des siecles, qu'annihile une période de ces révolutions indéfinies, & dans l'oubli

prochain de ces tems qui s'avancent & ne ſont encore que néant; je ne vois qu'éternité, comparée à la durée éphémere de tout ce qui a vie. Et dès que dans les ſublimes déſerts des Alpes j'oublie l'homme & les plaines baſſes où il rampe, & qu'au ſein de la nature & ne m'occupant que de ces grands objets ſi différens de la futile mobilité des choſes humaines, je me ſuppoſe durable & impaſſible, jugeant l'eſpece humaine comme étrangere à moi, la terre comme mon paſſage, & l'univers comme mon ſéjour; ce ſilencieux univers m'étonne; il me ſemble voir une maſſe immenſe, inanimée, immuable. Je veux parcourir l'eſpace : mes pieds charnels ſont fixés à la terre. J'interroge la nature; mais qui ſuis-je? La nature ne m'entend pas. Je cherche le paſſé; il n'eſt plus. J'attends l'avenir, il s'avance.... Non, avant de l'atteindre je ſerai néant. Je veux me communiquer, m'étendre au-dehors; je ne cherche pas moins que l'auteur, l'ame du grand

tout (*a*). Etre inacceſſible, je te demande à l'univers ; l'univers ſe tait ; l'univers eſt incompréhenſible. . . . . Dans cette ſolitude illimitée, une ſeule voix ſe fait entendre ; qu'eſt-elle ? Que m'apprend-elle ? Rien, car elle eſt en moi ; c'eſt le beſoin impérieux de trouver quelque choſe d'actif, de vivant. J'appellerai donc . . . l'homme. Je l'invite par la penſée à contempler, à jouir : mais l'homme ne vient point : qui le retient ? Qui l'occupe ? Il eſt là bas dans l'obſcurité de ces vallons ; il ſe rit de mes recherches inutiles ſelon lui ; il s'agite : apparemment quelque choſe de plus grand, de plus important, l'inquiette : il s'empreſſe au pied de ces rocs ; va-t-il les tranſporter dans d'autres régions ? Non ; il ſe conſume

---

(*a*) Mais où eſt-il ? Hors de tout, cela ne ſe peut ; dans le tout il en ſeroit partie. Qu'eſt-il ? Je l'ignore. Qui l'atteſte ? L'homme. Comment ? En adorant. Quoi ! la lune, le feu, des léſards ? Homme inconſéquent, homme abuſé, que m'importe ce que tu penſes, ce que tu ne penſes pas ?

à les creuser ; il s'y ensevelit pour en retirer quelques parcelles d'une matiere aussi inutile à lui qu'à l'insecte qui la dédaigne. Espece vaine!... Le cours de mes idées m'a ramené à la terre, l'illusion est détruite. L'accablante conviction la remplace ; je suis son semblable, aussi dépendant, aussi foible, aussi vain. (*a*)

(*a*) L'on m'a assujetti aux mêmes besoins factices ; & la vie me seroit insuportable, si je ne partageois leurs délassemens que je méprise ; du moins je ne mets d'importance à ces jouets que celle qu'y attache l'actuelle nécessité ; & mon jugement n'est pas esclave, comme le reste de mon être. Les besoins naturels, & un seul besoin social, un ami. Terre! si tu en contiens un, dussai-je te parcourir entiere, je ne croirois pas trop faire d'y consumer une moitié de ma vie pour remplir le vuide de l'autre.

Qu'est-ce donc qu'un ami ? Ce n'est pas une connoissance, un voisin ; c'est un être humain, né Samoïede ou Zélandois, pensant, sentant comme nous, que l'on aime, dont on est aimé, qui se consacre à nous, qui ne sauroit jouir sans nous, qui ne souffrira pas seul ; qui unit ses facultés aux nôtres pour éloigner de tous

Des révolutions nombreuses ont boule-

deux le plus de maux possible ; qui nous rend la vie supportable, aimable même ; qui nous met au-dessus du vulgaire, nous conduit, nous réforme, nous estime, nous dédommage de l'atroce calomnie, de l'inique persécution, de l'opinion erronée des hommes. Il est pour nous plus que nous-mêmes : en ce sens, que par nous seulement nous vivions ; par lui, nous vivons heureux. Or, changer une existence ordinaire pour le bonheur de l'union des cœurs, est un plus grand bien que d'obtenir les sollicitudes de la vie, à la place du paisible néant.

La terre contient par générations à peine un couple ou deux peut-être, dont les sentimens, les pensées unanimes puissent faire de vrais amis ; & ces deux parties d'un tout le moins imparfait de l'humanité, sont séparées par de vastes continens, des mers. Il ne suffit pas que le hasard les rapproche, il faut qu'il les fasse rencontrer, distinguer. Si les hommes, qui si souvent songent à nuire, vouloient s'occuper de leur utilité, l'imprimerie qui fit du bien & tant de mal, seroit peut-être le moyen de faire connoître ce qui manque auprès de soi, & que d'autres contrées possedent : moyen qui, n'étant pas d'*usage*, ne

verſé la ſurface que nous habitons (*a*);

manqueroit pas d'être flétri par le ridicule; car quel eſt le bien qu'il n'attaque pas? Mais qu'auroit à redouter des caprices vulgaires, l'homme qui ne veut point un ami vulgaire?

(*a*) Le globe put ſubſiſter ſans que les modifications de ſa ſurface euſſent le moindre rapport avec celles que nous appercevons; autre, elle fut propre à d'autres habitans, & il eſt poſſible qu'elle n'ait nourri les eſpeces actuelles que depuis que, ſoit par choc, ſoit par les efforts du feu, ſoit par la lente gradation des opérations muettes de la matiere, morte en apparence, mais toujours active, elle devint inégale, ſolide, végétante. Elle peut auſſi avoir exiſté de toute éternité avec l'univers, & l'homme néanmoins n'être pas antérieur à ce que nous appellons création, qui ſeulement eſt alors beaucoup plus ancienne, je crois, que nous ne la ſuppoſons. J'ignore en quoi il y a plus de difficulté à ſuppoſer éternel ce que nous voyons, que ce que nous ne voyons pas, à moins que l'on ne pretende dans l'autre ſyſtême pallier l'incompréhenſibilité qui ſe trouve dans tous deux pour la raiſon bornée, en y ajoutant la difficulté de la création, elle-même ſi incompréhenſible. C'eſt un plaiſant moyen de nous expliquer la raiſon des choſes dont nous ig-

les unes opérées peut-être avant la naissance du genre humain, nous sont absolument inconnues : celles qui succéderent

---

rons seulement la cause ; mais dont l'existence du moins est palpable, que d'y substituer l'action d'un autre être, dont nous ignorons également, & la raison d'être, & l'existence de fait : d'autant plus que, substituant ainsi deux difficultés à une, nous laissons encore subsister la premiere, la création de la matiere étant aussi étonnante que son éternité ; de sorte qu'au lieu de l'existence du monde, qui est un fait dont seulement nous avions à chercher la raison, il nous faut à présent concevoir, & l'existence de Dieu, & quel il est, & la raison de son existence, la création de la matiere, & pourqnoi ayant été inutile dans l'éternité, elle devint nécessaire un moment, puis cessera de l'être. Ajoutez à cela que pour dire ce que nos sens voient, il n'est pas besoin que la raison conçoive ; au lieu que pour affirmer ce que nos sens ne perçoivent pas, il faut de nécessité que le raisonnement prouve ; car quel droit d'exiger la croyance de ce que n'avouent ni les sens ni la raison ? Quelle ineptie ! & combien d'autres inconséquences je tais !

lorsque l'homme étoit encore sous les loix de la nature, furent oubliées avec les générations témoins ou victimes de ces grands désastres ; une seule, arrivée après la découverte des premiers arts, put être transmise à l'avenir, & fit époque dans l'histoire des derniers tems du genre humain. Mais ce grand objet absorba tous les autres, détruisit toutes les traditions passées, pour ne laisser que le souvenir confus d'une existence antérieure. Les difficultés de retrouver les anciens événemens, difficultés peut-être insurmontables dans les tems où la tradition n'étoit que verbale, habituerent l'homme à dater de cette époque prochaine : seulement on se rappelle que l'espece étoit beaucoup plus ancienne ; & quand le tems vint où l'homme voulut tout savoir, où par toute terre la conjecture fut affirmée comme le fait, on fixa la formation de l'homme à un tems récent ; & l'imagination plus ou moins bornée de ces rêveurs, pour nombrer sans peine les générations, en dimi-

nua le nombre (*a*). L'énorme disproportion des supputations des divers peuples sur la durée de l'espece, annonce que tous ces calculs affirmatifs ne sont que des hypotheses, & que, s'il fut une époque aussi prochaine de la derniere que la création l'est, selon nous, du déluge, ce ne fut au plus qu'un bouleversement, tel que le dernier & tel que la terre en éprouvera peut-être encore un grand nombre.

Soit que l'univers soit éternel, soit qu'il ait commencé; que l'on croie la terre aussi ancienne, ou seulement formée par des moyens inconnus plus récemment que le reste du monde; soit que l'on pense que l'homme habita toujours cette terre éternelle, ou naquit récemment avec elle, ou qu'elle exista longtems sans lui; du moins l'homme étoit mille siecles peut-être avant le tems nou-

(*a*) Ajoutant à la durée de l'individu ce qu'elle ôtoit à celle de l'espece, & faisant vivre ses ancêtres neuf siecles, afin d'arriver plus facilement au premier.

veau

veau que nous assignons à la formation de l'univers. Même en négligeant les traditions de l'orient (contrée la premiere civilisée), en omettant l'état de nature qui put être infiniment plus durable que ce qui s'est écoulé de l'âge social, en ne prenant l'homme qu'à l'époque où il commença, si l'on veut, à se perfectionner, à diriger, inventer; un jugement impartial pourra-t-il se persuader que soixante siecles (interrompus par l'anéantissement presque de l'espece & de ses arts, au déluge) aient suffi pour amener au point actuel les langues, le partage & l'épuisement de la terre, (a) les habitudes de l'hom-

(a) Dans la Lydie, l'Arabie Pétrée, la terre est dépouillée de son humus, dont il n'est pas probable qu'elle ait été originairement privée. Ce qui d'ailleurs éloigne absolument cette idée, c'est que, dans ces contrées maintenant stériles, on trouve par-tout des sels fixes qui attestent l'ancienne végétation de ces déserts, apparemment les premiers habités, & que l'homme a fuis après les avoir épuisés par la

me, ſes opinions métaphyſiques religieuſes, ſon fier deſpotiſme, ſa baſſe ſervitude; enfin tout ſon incompréhenſible compoſé, & faire en cent & quelques (*a*) générations, du fils nu & ignorant d'Adam, un profond aſtronome, un mathématicien habile, un voluptueux ſophis.

Toutes les connoiſſances humaines dans leur origine dûrent faire néceſſai-

---

culture, qui ſupplée aux forêts épaiſſes, des graminées, des légumes & autres plantes chétives qui rendent peu à la terre, & que d'ailleurs il conſume; & ſur-tout par le *feu*, qui détruit le peu de forêts qu'il ne défriche pas, & enleve ſans retour à la terre ces ſucs végétaux qu'elle a fournis, que la corruption de ces productions vieillies devoient lui rendre, qui brûlés & exhalés en vapeurs, ſont ou dénaturaliſés, diſſous, ou portés dans les climats pluvieux. L'animal ne fait qu'uſer des productions de la terre, & lui rend ce qu'elle lui a donné; ainſi l'avoit inſtitué la nature: mais le feu détruit ſans retour & vieillira la terre avant le tems.

(*a*) En quatre mille ans, voyez combien peu dans les évangiles juſqu'à Jéſus-Chriſt.

rement des progrès incomparablement moins sensibles que de nos jours. Avec très-peu d'idées, beaucoup moins d'activité & de moyens, comment eût-on inventé plus promptement que nous ne perfectionnons, en y appliquant toutes nos facultés, & en possédant tant d'instrumens déjà trouvés? Il fallut plus de siecles à nos ancêtres pour inventer la beche, qu'il ne nous faudra d'années pour livrer des batailles aériennes. L'histoire mensongere des premiers tems, fait au contraire parvenir rapidement des sauvages à la métallurgie, à l'agriculture. Forcée de se ralentir ensuite dans des siecles plus récens, où elle ne pourroit s'écarter autant du vrai, elle nous montre l'homme policé, uni, industrieux, inquiet, avide, acquérant moins en deux ou trois mille ans, que les premiers hommes divisés, insoucians, ignorans, en quelques siecles. Ainsi l'homme ment; mais il affirme, on le croit. La nature des choses n'indique que la vérité, mais ses leçons sont difficiles à saisir: il est des

mysteres inutiles, qu'elle nous cache irrévocablement: l'homme qui voudroit tout connoître, se rebute du voile qu'elle lui oppose, & néglige ce qu'elle découvre.

Avant l'œuvre (*a*) humaine, la terre

(*a*) Hors des premieres voies notre jugement devint arbitraire; l'habitude, qui ne le fixe pas toujours, le décide du moins; elle enseigne au sauvage que ce n'est qu'une action bonne, ou du moins indifférente, de se nourrir de son ennemi vaincu, comme elle nous dit que le manger est infame, mais le tuer est légitime; qu'à la vérité, nous pouvons légalement enfreindre le droit qu'a l'homme à la vie; mais que ce seroit le comble de la dépravation de priver les vautours & les vers de leurs prétentions, bien plus sacrées, sur son cadavre. Cette habitude, source palpable de toute erreur, qui les consacre toutes, qui modele les hommes suivant les climats, qui rend en Amérique anthropophage, infidele & persécuté le même homme qui, né en Espagne, auroit été savant, persécuteur & béatifié; cette habitude souveraine persuade à chaque peuple, que sa croyance est la seule vraie, ses usages les seuls justes, & lui fait prendre en pitié ceux qui différant, essentiellement de lui,

féconde plus encore que nous ne l'avons trouvée dans les contrées où nos arts

---

mépriſent, par la même raiſon, ce que celui-ci trouve admirable. Ainſi l'érudit Européen n'arrête que des regards de dédain ſur ces hordes obſcures qui ne parlent qu'une langue, mangent avec leurs doigts, & ſe ſoucient plus de leur chaſſe que de l'inſtrument dont Orphée jouoit aux enfers, & du nombre des empereurs de la premiere dynaſtie du royaume de Tien-Hya. (*) Quant à l'homme primitif, il eſt oublié depuis tant de ſiecles, que le ſavant le nie à la lueur de ſa lampe, & prouve en latin à toute la terre qu'il n'a jamais exiſté. De même, le ſauvage rejette nos habillemens, voit nos arts comme choſe indifférente ; préfere une boutique de rôtiſſeur au faſte de Verſailles, & ſes ſimples & antiques uſages au moderne dédale de nos bienſéances. Ces barbares féroces oublieroient peut-être juſqu'aux triomphes humains de l'Européen policé, ſi leurs généreux inſtituteurs, accourus de l'extrêmité des mers pour leur porter l'éternelle félicité, ne les enſeveliſſoient perpétuellement au fond des mines pour les aider

(*) *Tien-Hia, contenant tout ce qui eſt ſous le ciel, nom (chinois s'entend) de l'empire de la Chine.*

étoient restés inconnus, entiérement couverte de puissans végétaux, devoit nourrir plus d'être vivans, peut-être même plus d'especes diverses (*a*). Tout retournoit à elle; les forêts viellies épaississoient la couche végétale, bientôt recouverte de forêts nouvelles; l'abri & la nourriture maintenant rares, se trouvoient épars en tous lieux; nul sol n'étoit aride, nulle terre n'étoit desséchée sous un ciel d'airain (*b*). Les forêts attiroient les

---

à prévenir les flammes éternelles, dont l'utile terreur est leur plus signalé bienfait.

(*a*) Depuis les derniers siecles seulement il paroît s'en être détruit plusieurs; les anciens parlent d'especes que nous ne connoissons plus. Ces ossemens trouvés en divers lieux en Tartarie, &c. appartiennent à des animaux maintenant oubliés, &c.

(*b*) La terre n'étoit pas fertile alors, à la maniere que le veut maintenant l'homme; mais les goûts d'alors n'étoient pas les goûts actuels, & nul ne contestera qu'un bois épais, comme ceux des premiers tems, ne dût fournir incomparablement plus de subsistance animale que nos champs,

nuées que les sables ne sauroient fixer : des vapeurs plus considérables s'élevoient

---

nos prés, qui rendent nos campagnes semblables à ces cimes auxquelles l'élévation ne permet d'autres productions que des herbes.

L'air, dira-t-on, ne pouvoit qu'être très-nuisible sur une terre demi-couverte d'eau stagnante, dont la surface étoit inaccessible à l'impulsion des vents, sous ces ombrages antiques que la cognée n'ouvroit jamais, & qu'épaississoient les tems. Cela seroit vrai pour nous; mais si l'on veut juger l'homme de la nature par l'homme de l'art, que l'on me dise comment l'Américain trouvoit la vigueur & la santé là où l'Européen devient énervé, maladif.

Les especes féroces, auxquelles avant les armes humaines peu d'autres résistoient, devoient, dira-t-on encore, répandre par-tout le carnage, la dévastation. Il est vrai que la nature, comme la politique, se joue de l'être souffrant. Deux seules différences : la nature sacrifie cent à mille, l'individu à l'espece; & nos institutions, des millions à un seul, l'espece à l'individu. Ensuite celui que tue la griffe du tigre souffre un moment : celui qu'atteignent nos institutions despotes, le tems de son tourment c'est la durée de sa vie.

de la terre & alloient fertiliſer plus de contrées. Le corps humain, que le feu n'avoit pas amolli, ſupportoit toutes les températures ; ou s'il n'étoit pas deſtiné aux rudes hivers, nulle tyrannie ne le forçoit à ſe refugier dans les brumes du nord, & aſſez d'ombrage le protégeoit contre les ardeurs de la Torride. Aſſez fort, aſſez léger pour ſe défendre, deſtiné à des alimens paiſibles, (*a*) il lui

---

(*a*) Il eſt preſque prouvé que l'homme eſt frugivore : c'eſt reconnu de celui qui cherche dans les moyens naturels les faits qui en dérivent. La conformation du corps humain, la privation d'armes offenſives, ſes dents, &c. &c. le goût poſitif du pongo... ſont autant de motifs pour ſe confirmer dans cette idée que rien ne dément, hors un fait mal jugé, qui eſt la ſorte de préférence de l'homme actuel pour la chair. Les moins déraiſonnables ſentent qu'il ne faut pas citer des habitudes Européennes ; mais ils ſe croient bien plus fondés, en concluant du cannibal anthropophage, l'homme carnivore : comme ſi les goûts, les uſages des ſauvages étoient dans la nature. Pour moi, je crois ces peuples preſque

étoit inutile d'attaquer le même arbre qui lui ſervoit d'ombrage, d'aliment, de préſervatif contre une partie de ſes ennemis. Ses forces, ſi ſupérieures à celles de ſes deſcendans, dégénérés, énervés, ſuffiſoient à ſa ſécurité & à ſa durée, puiſque tant d'autres eſpeces ſubſiſtent, bien moins protégées contre la violence.

Sans autre deſir que le but de ſes vrais

---

civiliſés, beaucoup plus près de nous que des premiers hommes; puiſqu'ils ſont réunis en corps, qu'ils ont commencé les arts, & que déjà chez eux l'uſage général eſt devenu la loi de chacun. Il leur fut plus facile d'imiter les bêtes féroces, dont l'exemple étoit ſans ceſſe ſous leurs yeux, que d'inventer le feu, dont nul animal ne leur indiqua l'uſage. Comment donc ceux qui le découvrirent n'euſſent-ils pas préféré, à des fruits épars, une proie qui ſeule en pouvoit raſſaſier un nombre? Si de ce que les viandes couvrent nos tables, nous nous concluons carnivores, aſſurons auſſi que le chien naquit herbivore, puiſque dans nos cuiſines cette autre eſpece abâtardie mange juſqu'à des laitues aſſaiſonnées de cette liqueur aigre qui généralement convient ſi peu aux animaux.

besoins, sans autres idées que leur résultat borné ; après sa nourriture qu'il trouvoit facilement, & le mouvement (a) qu'en occasionnoit la recherche, il jouissoit du repos de toutes ses facultés, d'un repos vrai, que ne troubloient ni nos nom-

---

(a) De grands auteurs n'ont supposé à l'animal que trois besoins ; cependant celui de se mouvoir me paroît aussi essentiel que les autres. Si l'on dit qu'il n'agit que pour chercher sa nourriture, je réponds qu'il n'en est du moins pas ainsi pendant que le corps croît & se forme ; & que, même à tout âge, l'animal enchaîné, immobile, quoique sans privation du côté de la nourriture, souffre & dépérit ; que placé dans un antre avec des alimens abondans, quelque vieux qu'il fût, on l'en verroit sortir s'il lui restoit la faculté de se mouvoir ; que si d'ailleurs on ne regardoit le mouvement que comme une faculté donnée pour procurer la subsistance, il en seroit de même de la nourriture, qu'il ne poursuit que pour vivre ; que ce qui feroit dépérir l'animal, s'il en étoit privé, est un besoin ; qu'ainsi j'en admets quatre, la nourriture, une femelle, le mouvement & le repos.

breuſes maladies, ni la néceſſité de *travailler* aujourd'hui *pour vivre* demain, ou pour obéir à un maître avide, inique. Un autre beſoin, bien plus rare que ne l'eſt parmi nous le goût factice, l'approchoit de ſa femelle. Voilà tous ſes beſoins ſatisfaits. Les années s'écoulent, nul ſouvenir ne l'en fait appercevoir; la mort s'approche, nulle prévoyance ne l'en avertit, nulle terreur ne la précede. Il a vécu, s'eſt reproduit, a fini, ſans eſclavage, ſans crainte, ſans ſouffrances. (*a*) S'il eſt malheureux, que l'on me

---

(*a*) Si une chûte que l'homme naturel feroit bien rarement; ſi la dent des bêtes voraces qui peu volontiers attaqueroient l'homme, ſi ſurtout nous n'avions pas rendu ſi rares les autres eſpeces, leur pâture ordinaire; (on ſait que les lions fuient les enfans dans le nord de l'Afrique, &c.) ſi, dis-je, quelqu'accident bleſſe l'homme ſauvage; on ſait que tous les maux des brutes que nous n'avons pas enfermées dans nos étables, ſe terminent très-promptement par la guériſon, rarement par la mort, qui

diſe en quoi conſiſte un malheur que l'on ne ſent point. S'il fut moins heureux que nous, que l'on m'apprenne donc comment celui, dont les plaiſirs, que l'habitude aiguiſe, ne s'obtiennent que par les larmes, que l'habitude n'adoucit pas ; celui qui, par la prévoyance & le ſouvenir, ſouffre à chaque inſtant tout le mal vrai & imaginaire de la vie entiere, non-ſeulement en ſoi, mais encore en ſes amis, en ce qui l'entoure ; celui qui dépend ſans ceſſe de toutes les paſſions factices de lui-même & de ceux qu'il ne connoît même pas ; celui que dix mille maladies accablent, que d'innombrables devoirs aſſerviſſent, que tant d'autorités oppriment, qui par la réflexion aggrave tous ſes maux & empoiſonne toutes ſes jouiſſances ; comment un tel être peut, autrement que par la force aveugle de l'habitude, préférer ſon

---

du moins alors n'eſt pas lente, & que la nature remet les membres preſqu'auſſi bien qu'un chirurgien.

ſort, que ſouvent il maudit malgré l'illuſion, à l'état de ſes ancêtres libres, en ſanté, jouiſſans du préſent à chaque moment de leur durée, ſans crainte perſonnelle, & inſoucians (*a*) pour le reſte du monde.

(*a*) *Tout alors étoit donc bien?* Non, aſſurément: c'étoit l'ordre des choſes, qui valoit bien l'ordre des hommes; mais ce n'étoit pas celui du bien général. Ou la raiſon humaine nous trompe abſolument, & il faut rejeter ſans diſtinction tout ce qu'elle admet; ou la premiere choſe certaine que j'apperçois, c'eſt que, pour que le monde fût *bon*, pour qu'un être intelligent à notre maniere vît en lui l'œuvre d'une Intelligence ſuprême, & pouvant tout; il faudroit une perfection bien plus grande dans la diſpoſition de la matiere inſenſible, & ſurtout dans l'être ſentant, la faculté & l'occaſion de jouir conſtamment, & jamais celle de ſouffrir. De plaiſans ſophiſtes déclarent le mal néceſſaire. Après avoir fait Dieu maître de tout, ils ſe ſoumettent à je ne ſais quelle *néceſſité* qu'ils n'expliquent pas. D'autres non moins abſurdes, & de plus mauvaiſe foi encore, nient l'exiſtence du mal. D'autres auſſi inconſéquens,

Ainſi ſubſiſta dans les ſiecles cet état dont la raiſon atteſte, ce ſemble, l'exiſtence, mais dont nul ſouvenir ne nous apprendra la durée. Mais, voici que l'inſtant arrive, où doit être altérée l'œuvre de l'immuabilité. La ſurface d'un

---

pour diſculper Dieu, attribuent tout au *libre arbitre*. Il eſt vrai que l'homme étendit beaucoup dans ſon eſpece les moyens de nuire, & pour les autres, l'occaſion de ſouffrir. Mais il ne fut l'auteur ni du bien ni du mal. Le ſerpent lançoit le venin avant que l'homme ait appris à le darder dans l'air; les rochers d'Afrique retentirent des rugiſſemens des lions, avant de répéter les détonnations de la poudre; & quelque courtes que ſoient les douleurs qui précedent la deſtruction de tant de millions d'êtres engloutis toutes les heures par tant d'autres plus forts & plus voraces, ils ſouffrent; voilà un mal. Le tout eſt, je crois, formé de ſes parties: s'il y a du mal particulier, tout n'eſt donc pas bien. Si notre foible vue apperçoit du mal dans l'univers, comment oſerons-nous dire que notre Dieu ne pouvoit rien faire de plus parfait? L'optimiſme eſt erroné.

globe va ſubir des loix nouvelles, & celles de la partie s'oppoſeront à l'ordre du tout.

Le mouvement eſt auſſi vieux que l'univers. Ses parties furent toujours dans un état de tendance & de mobilité; mais ces changemens, réſultats des forces invariables de la matiere ou de l'inſtinct unanime des animaux, n'ôtoient rien à l'harmonie, à la ſtabilité de l'enſemble. L'animal expirant s'étoit déjà ſubſtitué ſon ſemblable; des rejetons nouveaux ombrageoient le lieu où le chêne antique venoit de périr de vétuſté; une tendance inſenſible à l'être vivant qui finit trop tôt, ſeule précédoit lentement les révolutions que devoit enfanter l'éternité. Un de ces animaux foibles, dépendans, que les uns fuient, que les autres dévorent, plus puiſſant que la mouche, infecte près de la baleine, mais ordonné comme eux dans le tout, va chercher dans l'art ce qui n'eſt pas en lui-même; par des moyens étrangers dominera ce qui ne lui fut point ſoumis, tirera des miné-

raux la force qui ne lui fut point donnée ; fera de lui-même un je ne sais quoi discordant avec le tout, & d'un animal, la proie de plusieurs autres ; & destiné à ne faire la sienne d'aucun, va devenir le fléau de tous. Il saura par des moyens étrangers usurper sur eux la détention, la servitude, le massacre. Il égorgera les uns pour s'en nourrir, & il dira, ils furent faits pour moi ; il enchaînera les autres dans ses étables, & il dira, leur vie est à moi ; je les nourris ; je les protege. La crainte, l'habitude les attelent à son char : voyez, dira-t-il, comme ils reconnoissent mon empire ; l'ennui, l'inaction les engraissent : comme ils seront délicats sur ma table ! Il rasera les bois, l'aliment de tant d'especes ; il desséchera les lieux aquatiques, nécessaires à des millions d'êtres ; il dépouillera les monts, dont les sommets boisés attiroient les nues pour fertiliser les lieux bas : alors il s'applaudira, en voyant s'éloigner les orages, & il n'ouvrira pas les yeux sur les plaines voisines, d'abondantes

dantes qu'elles étoient, devenues stériles par ses soins. (*a*)

Qui put ainsi dénaturaliser l'homme ? Quelles furent de ce changement certain les causes douteuses pour toujours ? Comment en estimerons-nous les effets inintelligibles ? D'où le juge de soi-même pourra-t-il tirer des points de comparaison ? Comment donc l'homme d'aujourd'hui jugera-t-il l'homme social qui est lui-même, ou l'homme primitif qu'il ne connut point ? Croirai-je à l'impartialité de celui qui prononce sur soi-même ?

Dans tout ce que nous avons opéré, je vois deux aspects différens : que signifie cette duplicité ? Notre raison, composée d'un côté, de l'instinct premier, & de l'autre, de nos affections sociales, ayant à juger les opérations de la nature modifiées dans le détail par les efforts humains, seroit-elle en partie naturelle & vraie, en partie humaine & factice ? (*b*)

(*a*) Ce qui s'expérimente en bien des endroits.

(*b*) Seroit-il alors surprenant que le vul-

Ce seroit la cause de l'incertitude qui nous entoure, la source de toutes les inconséquences humaines. (*a*)

Si l'on attribue ce changement de l'homme à sa nature & à une tendance continuelle vers la perfectibilité, j'ignore pourquoi avec moins de besoins le midi se fût plus tôt civilisé que le nord ; pourquoi sur une terre dont les parties ne different point essentiellement, & où les mêmes arts principaux peuvent à peu

---

gaire ne voyant que par la partie humaine de sa raison, adoptât tout ce qui est humain, & rejetât comme des sophismes, les idées que quelques hommes puisent plus près de la nature, & qui les autorisent à se rire des opinions serviles de la multitude ?

(*a*) Alors nous ne nous étonnerons plus, si ce que l'un affirme est une absurdité pour l'autre ; si des *Fakirs* qui se croient sages, s'immolent à ce que les plus foux d'entre nous appellent des folies. Les Béths sont des rêveries à la Mecque, & le Coran est mépriſé chez les Bramines ; mais ce qui est inique, absurde par toute la terre, c'est l'homme commandant au nom du ciel l'opinion des hommes.

près s'exercer par-tout, l'Egyptien, le Chaldéen, le Chinois furent policés dès l'époque que nous assignons à l'enfance du globe ; pourquoi ils firent des progrès si grands, si rapides ; l'Esquimau, le Caraïbe, de si lents, de si bornés.

Si l'Amérique fut peuplée par l'Asie, (*a*) comment ne reçut-elle de l'Asie immémorialement civilisée & faite pour l'être, que des hommes brutes qui restèrent brutes ? S'ils passèrent le détroit avant que les arts fussent nés, qui en empêcha l'invention chez l'Iroquois, & la pré-

---

(*a*) Ce qui me surprend, c'est que, depuis la découverte de l'Amérique, de tant de moines qui se font imprimer, pas un n'ait encore dit que l'Amérique sortit une belle nuit du fond de la mer ; que le lendemain matin, un naufrage y jeta des Européens, à qui Dieu avoit résolu de transmettre la grace (par les missionnaires Espagnols) comme il fit jadis des Juifs aux Gentils. Car, quelque difficile qu'il fût d'en expliquer la population, il est clair que c'est la seule opinion orthodoxe, puisqu'il n'y avoit pas d'antipodes lors de Galilée. Rome l'a dit.

cipita chez l'Indien qui se passeroit bien plus facilement même de vêtement & de chasse ?

Mais si nous devons la civilisation au hasard, à un événement possible, mais non nécessaire ; si d'une connoissance qui pouvoit nous être offerte, ou plus tard, ou jamais, dérivent notre réunion, nos arts : l'homme n'ayant en lui que la faculté possible de la civilisation, il ne sera plus difficile de concevoir comment les découvertes premieres n'étant faites que dans un seul lieu & connues seulement dans les autres par la communication (alors on ne commerçoit point, on communiquoit rarement & seulement de proche en proche), des contrées nourrirent dans l'antiquité des nations déjà savantes, épuisées par des usages abusifs, devinrent désertes, arides, & vieillirent avant le globe ; tandis que d'autres tout récemment, sous des mains moins destructives, sont encore dans leur jeunesse féconde, & nourrissent entr'autres especes, des nations sauvages (qui n'eurent

que nouvellement, & par des voies inconnues, connoiſſance de nos premieres découvertes, qui les cultivoient dans un accroiſſement lent, lorſque nous venons de leur communiquer à la fois tous nos progrès), & qui par leur moyen vont, à notre exemple, deſſécher, éclaircir, défricher, labourer, commercer, conſumer, & aſſimuleront enfin les rives de l'Orénoque aux déſerts Arabiques, auxquels ſeront déjà réduites auparavant, & les Indes fertiles & la floriſſante Europe.

Le moyen terme entre l'état primitif & le dernier période de civiliſation que verra l'avenir, fut celui où les langues inventées faciliterent la communication, où les familles réunies goûterent le repos ſous le même abri, & laſſes de chercher une nourriture éparſe, l'exigerent de la bête qu'ils fixerent à leur ſuite. Au premier apperçu, cet état paſtoral, auquel remontent les traditions (*a*) de tant

(*a*) La diverſité de climats, les différens objets vers leſquels l'homme dirigea ſes pre-

de peuples, sembleroit plus près du point d'où l'homme partit, que de celui où il tend encore : un examen plus approfondi en fait juger tout autrement. Qui put réunir ainsi ceux qu'aucune vue générale ne lioit, que l'intérêt individuel opposoit sans cesse l'un à l'autre ? Une prévoyance d'utilité suppose trop d'idées antérieures. La parole ne pouvoit exprimer de même que des rapports encore inconnus : & d'ailleurs, la société déjà commencée put seule former les langues nécessaires aussi pour l'étendre. La culture la plus simple exige des instrumens dont la construction suppose un art, & l'invention un plan, des idées compliquées, qui ne conviennent qu'au second pas de la sociabilité.

---

mieres découvertes, s'ouvrant par-là des routes différentes pour celles à venir, fit les peuples pasteurs dans un lieu, antropophages dans d'autres ; & rien ne prouve plus combien la civilisation est éloignée de notre vraie destination, que la différence totale qui se trouva entre les peuples polices.

Seroit-ce le feu ? Rien n'eſt plus propre à raſſembler que ce dont pluſieurs peuvent jouir enſemble, ſans que l'un prive l'autre, & qui de loin excite la curioſité par ſa nature. Beaucoup d'animaux craignent le feu; d'autres le recherchent; l'homme put être de ces derniers, le feu le dut même fixer davantage; car nu, expoſé ſous plus de latitudes, originaire probable de la Torride, il put ſuivre le ſoleil & le devancer beaucoup au-delà des tropiques. Si, durant que les frimats inconnus l'auront ſurpris ſur cette terre nouvelle, quelque forêt incendiée (a) par les orages, ou les laves des vol-

(a) Le feu ſuffit ſeul pour diſtinguer l'homme de la brute: ſoit. Mais voulez-vous bien me dire quelle diſtance plus caractériſtique il y a entre l'abeille conſtruiſant, gouvernant ſa ruche, & le ſauvage pouſſant du bois au feu, qu'entre cette abeille & l'huître ſtupide, dont l'exiſtence active conſiſte à entr'ouvrir puis fermer ſon cachot. Pourquoi tout ce qui ne fait pas de feu eſt-il confondu dans une même claſſe, ſans diſtinction de faculté, d'inſtinct ou de puiſſance,

cans, vient à répandre la chaleur & la lumiere pendant les froides & longues

---

parce qu'il n'entretient pas ce dont il n'a pas besoin ? Et pourquoi l'homme, non pas celui qui joue aux cartes, (le ciel me préserve d'un tel blasphême !) mais ce mépriſable ſauvage qui ne ſait que le feu, eſt-il ſeul une claſſe abſolument à part ? J'avoue que cette diviſion ingénieuſe me ſurprendroit ; mais c'eſt l'homme qui joue aux cartes, qui claſſa tout cela : elle ne me ſurprend plus. Il y a plus de différence entre l'Américain qui ſe chauffe & l'éléphant qui ne ſe chauffe pas, qu'entre un marron (idiots connus ſous ce nom au Val-d'Ouſte) & Clarke ou S. Thomas. En effet, l'Américain peut devenir ſaint avec un peu d'eau ſur le front & cent mille écus à Rome ; mais le marron ne deviendra pas un Clarke.

Je ſuppoſe un être étranger à nous, conſidérant nues, une Hottentote avec ſa membrane vraie ou fauſſe, ſes mammelles vraiment pendantes & ſes traits vraiment un peu groſſiers ; de plus, une Pongo ſans mollets aux jambes, & une belle Circaſſienne à la peau douce, aux contours parfaits. Que l'on lui demande laquelle des femelles Pongo ou Hottentote reſſemble le plus

ténebres de l'automne ; les hommes épars qui l'apperçurent s'en approcherent avec ce plaisir, cette avidité d'examen qu'excite, même dans la bête, un objet utile & absolument nouveau : ils virent que chaque arbre que le feu atteignoit par le pied, tomboit & augmentoit l'incendie : ne seroit-il pas possible que quelqu'un d'eux se soit avisé de pousser quelque matiere enflammée vers la matiere inflammable, n'inventant rien, mais suivant seulement la marche que leur indiquoient les choses ?

Au-delà de ce premier moyen de réunion, qui lui-même n'est qu'une conjecture, l'on ne pourroit asseoir la succes-

---

à la Circassienne : assurément il nommera .... la Hottentote ; je n'en doute nullement : aussi n'est-ce pas de cela dont il s'agit. Mais certains animaux hommes regardent les animaux Pongos comme leurs semblables, refugiés dans les bois pour fuir le travail. Les vilaines gens ! qu'ils soient anathêmes : ils n'ont ni raison ni orgueil. Aussi sont-ils sauvages.

ſion des progrès de l'homme que ſur une hypotheſe haſardée, quelqu'habilement qu'on la pût concevoir. Mais conſidérons quelle ſérie de ſiecles il fallut à l'eſpece éparſe, ſans deſir ni beſoin de changer d'état, pour parvenir à ſe conſtruire des retraites, à rendre domeſtique & aſſujettie la bête farouche & libre qui, ce ſemble, ne devoit tomber ſous ſa dépendance qu'avec la terre même, & lorſque dépouillée, partagée, elle devint toute entiere ſon domaine. Il paroît néanmoins aſſuré que tous les peuples furent d'abord chaſſeurs, ictyophages ou paſteurs, avant de ſonger à l'agriculture. Il leur fut plus facile de pourſuivre à la nage & dans les bois les animaux pour s'en nourrir, ou de s'attacher à leurs pas, puis les raſſembler, les conduire pour en extraire le lait, choſes qui leur étoient enſeignées, l'une par les carnivores, l'autre par les petits herbivores & autres, que d'imaginer de ſubſtituer aux productions ſpontanées de la terre, des alimens de choix pour les faire végéter excluſivement;

plan abſolument d'invention humaine, dont rien d'étranger à nous n'a fourni l'idée qui demande plus de réunion & des moyens compliqués

Ils ſe nourrirent d'abord du lait de la brebis timide, facile à dominer, qu'ils épuiſerent pour s'alimenter, dépouillerent pour ſe vêtir. Plus entreprenans, ils y joignirent la vache, foible dès que ſe tait ſon inſtinct peu étendu, (*a*) & fuyant devant l'enfant que ſon front lanceroit dans l'air. Long-tems bornés à ces alimens ſuffiſans & déjà aſſez injuſtement obtenus, l'homme vivoit errant avec le bétail qu'il conduiſoit & n'enfermoit point; maître intéreſſé, mais complai-

---

(*a*) L'homme domine facilement les bêtes par l'art, parce que celles-ci n'ont reçu de regles que de la nature: où donc trouveroient-elles à oppoſer aux entrepriſes de l'homme qui ne ſont point parties du tout auquel elles ſont ordonnées? Si la nature eût fourni à l'homme ſes moyens d'opprimer, elle eût donné à la brute ceux de réſiſter.

fant, avant de devenir dominateur égoïste & dur, il lui choisissoit les pâturages abondans, s'appropriant ainsi l'herbe qu'il dédaignoit, & chargeant la bête de lui façonner sa nourriture. Ses passions étoient douces comme son genre de vie; rien d'irascible, de haineux, n'entroit dans son cœur. Dans ces siecles heureux, l'homme dut s'aimer, chercher le bien commun: aussi bien, simple encore & borné, quel profit eût-il trouvé dans le mal d'autrui? Bien différent de nous, sa joie s'accroissoit par celle des siens. La félicité dut être générale, mais moins entiere que celle de l'état vrai de l'homme. Quoique prévenus par le plus de similitude avec notre état présent, nous trouvions plus de charmes à considérer cette réunion douce, ces travaux qui occupoient sans lasser, qui attachoient sans astreindre; ces hommes vivans en société, sans partage d'oppresseurs & d'esclaves; ces familles éparses librement sur une terre encore abondante, suivant sans contrainte les impulsions des sens,

ſans préjugés, ſans loix réprimantes, ſans préceptes atroces, ſans terreurs vaines; unis aſſez pour les charmes que nous nous promettons dans la ſociété, trop peu pour en dévorer les innombrables douleurs; ſans culte, ſans fanatiſme, ſans vices, ſans loix; connoiſſant déjà le ſpécieux avant d'en reſſentir l'inévitable abus; déjà peut-être adorant un Dieu bon, ſans craindre de tartare, ſans égorger de victimes; obéiſſans déjà aux impulſions prolongées, factices mais douces de l'amour paternel & filial; mais fils guidés & non contraints, peres aimans & non deſpotes; déjà peut-être reſſentant l'amour moral; chériſſant autant les qualités intérieures que les charmes deminus d'une amante tendre, facile; jouiſſans de l'union ſans ſe voir condamnés à gémir un jour dans des liens indiſſolubles; ſe ſecourant les uns les autres dans les dangers naturels ou les maux phyſiques, ſans avoir à conſoler ceux de l'ame, pour leſquels il n'eſt point de conſolation; généreux, jamais égoïſtes,

ayant déjà du bien à faire, aucun mal à ſouhaiter ; ſans envie pour des poſſeſſions dont nul n'étoit privé ; ſans haine pour des offenſes rares, que l'intérêt ne preſcrivoit pas, que les préjugés n'éterniſoient pas ; ſans ces vengeances atroces par leur durée, que ne commandoit pas l'honneur ; coulant leur vie ſans l'ennui que n'avoient pas créé tant de beſoins factices ; ſans prévoyance & dès lors ſans crainte : un jour calme étoit terminé par l'eſpoir du paiſible lendemain. Le ſoleil éclairant, abandonnant alternativement les diverſes parties de la terre, par-tout ne diſtribuoit aux hommes que le jour pour jouir de la vie, ou les ténebres pour favourer l'heureux repos. Nulle larme n'attriſtoit l'humanité, nul crime n'effrayoit l'homme bon, nul autel n'étoit teint du ſang humain, nulle enceinte ne retentiſſoit de vœux abſurdes un jour, maudits le reſte de la vie. Nul palais altier ne diſtribuoit de chaînes aux campagnes éplorées : nul homme n'étoit adoré par ſon infame adulateur, maudit en ſecret de ſon lâche

esclave. Le travail étoit léger, la servitude & le désespoir inconnus, les maladies très-rares, la mort indifférente. O innocence antique! ô paix oubliée! ô bonheur! ô tems qui ne sont plus! douce chimere que, dans l'ivresse qu'excuse le desir si légitime du bien, l'imagination embellit & prolonge, mais la raison altere & réduit à peu de générations! quel sera l'homme assez dépravé pour ne te pas aimer, assez vain pour t'oublier, assez factice pour ne pas gémir d'être né trop tard? Mais ne nous plaignons pas du tems où fut placée notre vie: plus tôt, notre sort eût été préférable; plus tard peut-être seroit-il plus déplorable (a) encore.

(a) Il vaut peut-être mieux pour certains hommes être actuellement que dix siecles plus tôt, selon les contrées. Du moins la force ouverte étant plus balancée, l'individu peut mieux se soustraire aux malheurs des événemens. Quant aux goûts encore plus altérés, & aux besoins qui tous les jours se multiplient, la différence entre deux individus contemporains est souvent aussi

Tremblez, hommes à venir! Mais, non. Nous ferons à vos yeux des barbares avec nos veſtiges épars de paix & de ſimplicité. L'Américain, ſur-tout, donnera carriere à vos doctes dédains : vous bénirez vos lumieres, rougirez d'être les deſcendans de ces demi-brutes; & le vulgaire d'alors, comme celui d'aujourd'hui, blâmera le paſſé, préférera ſon ſiecle, n'aimera, n'enviera que l'avenir.

Une fois hors de l'inſtinct primitif qui met des bornes à l'emploi des facultés, qui empêche le taureau de déchirer tout ce qu'il rencontre, & tient en repos le lion raſſaſié ; une fois livré aux impulſions factices, l'homme n'eut ni cauſe ni moyen de s'arrêter ; le but de la perfectibilité eſt le *plus*, ſon caractere eſt donc l'inſatiabilité, & ſon progrès l'illimité. Habitué à ce qu'il s'étoit donné, ſouf-

---

grande qu'entre d'autres diſtans de quelques ſiecles. Un François du dix-huitieme ſiecle ne regrettera pas le tems des Vandales, je le crois ; mais peut-être celui de Zoroaſtre.

frant encore ou peu ou point de ſes innovations, il ne put ni ne voulut rétrograder: au contraire, dans ſon idée chaque invention nouvelle étoit un pas de plus vers ſon but, de ſe préparer des jouiſſances pour tous les momens de la vie: déjà réfléchiſſant, il put inventer; uni, il put exécuter. Une découverte étant la ſource de mille, le premier qui s'apperçut que les objets diminuant de dimenſions apparentes à proportion de leur éloignement, les aſtres pourroient bien auſſi être plus gros qu'ils ne paroiſſent, trouva la baſe des ſyſtêmes de Fontenelle, de Lambert; celui qui compara des prés de diverſes grandeurs, prépara les ſpéculations étonnantes des Newtons à venir. Ainſi le premier homme qui s'aviſa d'extraire le lait de la biche, ou qui après avoir joui de ſa femelle, la retint par prévoyance dans une cabane qu'ils conſtruiſirent enſemble, & ceux qui raſſemblés dans quelqu'antre de roches, emmagaſinerent de concert des fruits à l'entrée de la ſaiſon des pluies: ceux-là, dis-je,

devoient avoir néceſſairement pour deſcendans les Apelle, les Auguſte, les Zoroaſtre, les Colomb, les Mongolfier; & j'oſe dire que rien ne m'étonne dans la graduation qui éleva le faſtueux palais de Delhy pour celui dont l'ancêtre ne demandoit à la terre qu'un palmier.

Mais ce dont je ne trouve point la raiſon, c'eſt de ce premier pas de l'homme. Il fut affranchi de l'inſtinct qui l'ordonnoit avec les autres objets; ſeul il ſuivit une autre voie: qui la lui traça? Je l'ignore; mais ce qui prouve qu'il n'eſt plus dans un rapport naturel avec le tout, c'eſt que toutes ſes opérations ſont marquées par la deſtruction, que ſon ouvrage eſt ſans ceſſe en oppoſition avec celui de la nature, qui ſubordonnoit tous les objets les uns aux autres, en faiſoit un enſemble que cet uſurpateur a diviſé. Il dit la nature *aveugle*. Je le crois comme lui; mais du moins je vois un réſultat (*a*)

(*a*) Ce réſultat s'appelle parmi nous un but général: quel eſt ce but? L'homme. Le tigre,

dans ce qu'elle opere par des moyens bons ou mauvais, mais que nous ne pouvons juger. Il se dit *raisonnable* : qu'il m'apprenne donc quel est son but, car je ne lui crois pas assez de démence pour

---

le vautour, le bocciningua, le napel, sont faits pour lui. Je me tais & cede à l'évidence.

Mais j'avois cru autrefois que ce but général n'étoit qu'un composé de rapports fort inégalement répartis, qui du moins faisoient un ensemble subsistant par lui-même, comme n'étant pas de l'homme (dont, pour le dire malgré moi, les œuvres ont pour caractere distinctif & supérieur de se détruire par elles-mêmes); un ensemble néanmoins imparfait, même pour notre conception très-peu parfaite : car s'il est bon, comme j'en doute, que le tigre dédaigne un aliment insensible pour savourer le bufle paisible, il ne paroît pas du moins indispensable que l'éléphant écrase à chaque pas mille insectes. Il est évident que nul être n'est protégé; que tous souffrent dans la nature. Le but de cela ? Le monde seroit-il moins parfait, si le mal y étoit inconnu ? L'homme le prouve, car il le dit : or il est raisonnable, sincere par-tout, infaillible dans certains lieux.

penser améliorer le sort des especes qu'il tyrannise. Quant à lui-même, je sais fort bien qu'il se pense bien plus heureux que le sauvage; mais écoutons celui-ci: il en dit autant, & le prouve en préférant constamment ses bois à nos capitales. D'ailleurs, sans comparer l'Européen raisonnant par prévention & sentant par système, demandez-lui s'il est malheureux. Très-malheureux, répondra-t-il. Ensuite, si la brute l'est. Non, avouera-t-il; elle n'a point de chagrin, elle n'a point la raison. Puis, pourquoi dans son état primitif il eût plus souffert qu'elle: que répondra-t-il?

Plus tard, les connoissances commencerent à s'acquérir; il en résulta des faits que les hommes réunis se communiquerent. La tradition naquit, les annales écrites la suivirent. Où l'histoire commence à parler, la conjecture se tait: je n'ai donc rien à dire pour les tems récens.

Peut-être on objectera que l'histoire prenant le monde dès le jour de sa créa-

tion, la conjecture eſt par-tout déplacée : ceci me force à dire un mot des fictions & des allégories, productions des ſiecles déjà civiliſés.

Nous ſommes par-tout ſoumis à l'erreur, elle nous commande de tous côtés de l'admettre ; elle prend le nom auguſte de *vérité*, ſe confond avec elle : nous n'oſons la récuſer, & craignons de nous méprendre. Comment s'eſt-elle introduite parmi nous, qui avons tout à craindre d'elle, & tant de ſujets de lui préférer le vrai ? Si d'abord elle eût exigé la croyance, on l'eût par-tout repouſſée. Dans les tems de ſimplicité, où la multitude des opinions n'avoit pas encore amené leur incertitude, tout fait, donné comme vrai ſans preuve, auroit été rejeté. Mais l'on fit des ſuppoſitions dont on s'amuſa ; l'on inventa d'ingénieuſes allégories. Le tems fit oublier ce que les unes avoient d'idéal, ainſi que le ſens caché des autres.

L'apologue & l'allégorie, deſtinés à l'inſtruction, furent la ſource de toutes les

erreurs, de toute la démence humaine. Le penchant de l'homme à soutenir avec chaleur ce qui lui est contesté, & que rien ne prouve, divisa tous les hommes, & fit par-tout couler le sang : ainsi d'un badinage ingénieux, vinrent les divisions, les guerres ; d'une cause atroce, l'infame fanatisme, suite de cette fatalité qui dans toutes les institutions inconsidérées de l'homme, au bien qu'il s'étoit promis, substitua des maux beaucoup plus grands ; aux plaisirs, la misere ; aux jouissances, la privation ; à l'unité de la volonté générale, le despotisme ; au frein qui devoit réprimer les méchans, le joug qui pese sur les bons ; à l'idée sublime d'un Dieu protecteur, la terreur d'un tyran vengeur ; à l'espoir d'une félicité indicible, le supplice éternel du tartare ; enfin, au sort heureux que l'homme s'étoit promis, les maux irremédiables & inénarrables qui déchirent nos ames abusées.

L'ingénieux Pluche trouva dans les figures symboliques de l'ancienne Egypte toutes les folies que nous appellons paga-

nisme. Je crois qu'il en est ainsi des folies qui partagent maintenant la terre: leur source commune est l'allégorie. Nos bons ancêtres étoient encore trop bornés pour prévoir que leurs neveux éclairés s'égorgeroient un jour par millions pour attaquer ou défendre les jouets de leur imagination, devenus vrais (*a*) par antiquité.

Peut-être m'abusai-je aussi, mais je vais comparer la lettre d'une allégorie telle que nous l'avons admise, avec le sens qui cacha, je pense, son auteur qui fut apparemment quelque Lockman ou quelque sage Brachmane des tems où l'homme déjà changé devint curieux du passé.

Dieu créa le monde en six jours, se

L'univers se forma par des causes inconnues en six tems différens; d'a-

(*a*) Si Lafontaine eût écrit quarante ou cinquante siecles avant nous, pourquoi ne croiroit-on pas aussi bien au soliloque de son livre qu'au dialogue de Balaam avec sa chere ânesse?

reposa le septieme.

bord tel globe, puis tel autre, &c. Enfin l'homme naquit, & la terre resta dans un état de permanence.

J'observe encore 1°. *que tout ceci ne put être même alors que conjecture ; comment l'homme put-il dire ce qui se fit avant lui ?* 2°. *Que les années hébraïques étant de soixante-dix années, les jours chaldéens ou autres purent être de soixante-dix siecles. Tout cela est douteux, puisque le nombre de semaines, d'années, est fixé dans les prophéties. Nous disons que ce nombre est accompli, il y a dix-huit siecles : les Juifs soutiennent qu'il ne l'est pas encore. Les tems ont changé le sens des mots ; on n'a fait que traduire littéralement les mots dans les ouvrages très-anciens : est-ce le moyen de s'entendre ?*

L'homme étoit nu dans un lieu de dé-

Dans le commencement l'homme étoit nu sur une terre abondante dans le

lices; il n'y souffroit pas des intempéries des saisons, il y trouvoit une nourriture abondante que la terre offroit d'elle-même.

Il ne connoissoit ni le bien ni le mal; il n'étoit point sujet aux maladies & ne devoit pas mourir.

Il lui étoit défendu de goûter le fruit d'un arbre particulier, sous peine de connoître le climat de la Perse ou des Indes : endurci, vigoureux, il étoit en quelque sorte impassible, comme le sont les animaux, surtout dans ces contrées privilégiées. Il se nourrissoit sans culture, des fruits naturels de la terre.

Il n'avoit aucune idée morale ni crainte de la mort qu'il ne connoissoit pas & ne devoit pas sentir. La mort n'est pas un tems; c'est un passage, une cessation; rien dès lors de sensible.

Dans les diverses modifications d'être, que lui offroient ses facultés, il en étoit une que lui interdisoit l'instinct, la voix intime de la nature; une qui le rendoit accessible à

bien & le mal, & d'être sujet à la mort.

la connoissance du mal moral, & à la prévoyance de la mort, qui seule la rend formidable.

Adam obéissoit, il étoit heureux.

L'homme primitif suivoit son instinct, il étoit heureux.

Le serpent insinua à Eve de manger de ce fruit ; il y parvint en lui faisant illusion, lui disant qu'elle acquerroit par-

L'illusion gagna les plus foibles d'entre les humains. Le desir de s'élever au-dessus des autres especes, les porta à se jeter dans un autre ordre de choses. Leurs semblables céderent enfin à leur exemple.

là autant de science que le Très-Haut & s'égaleroit à lui. Elle en goûta, & Adam en reçut d'elle.

Dieu appella Adam, il s'excusa sur Eve, & Eve sur le serpent.

La nature fut encore une fois entendue de l'homme ; ils s'attribuerent leurs erreurs les uns aux autres, enfin à l'illusion qui les avoit abusés.

Alors ils eurent honte de leur nudité : connoissant le bien & le mal, ils devinrent sujets aux maladies, à la mort.

Ils furent chassés du Paradis terrestre, réduits à cultiver la terre à la sueur de leur front.

Le Paradis fut fermé à jamais pour Adam & pour ses descendans.

Ensuite furent inventées les chimeres morales ; l'on se couvrit, & l'on devint sensible aux injures de l'air, aux maladies, &c. On examina la mort, on apprit à la sentir d'avance, à la redouter dès la jeunesse.

Ils perdirent le bonheur, la simplicité & le repos, & furent forcés au travail pour subvenir à leurs besoins nouveaux : car la terre qu'ils dépouilloient devint de plus en plus aride ; & d'ailleurs à ses fruits grossiers, furent préférés les alimens dus à l'art.

Et une fois hors des voies naturelles, il ne fut plus de retour pour l'homme.

Ainsi doit être, ce me semble, expliquée cette fameuse allégorie orientale. Quant à certains détails que j'ai supprimés, (ou pour n'être pas trop diffus sur une chose aussi claire, ou pour éviter de faire Dieu tailleur, ou d'autres dont l'explication eût été forcée, parce que je n'en veux que d'évidentes) je les crois ou ajoutées avec le tems, ou dues à quelques vues particulieres de l'inventeur, puisque le corps de la tradition reste entier sans eux. J'observe que l'on ne pouvoit pas, pour représenter l'illusion, choisir un emblême plus facile à reconnoître que le serpent, & que la voix intime de l'instinct naturel, donné à tout être actif pour motif de ses actions, par l'Auteur du grand tout, vaut bien le vieillard à cheveux blancs, grande robe-de-chambre, porté sur quelques vapeurs par de jolis petits enfans ailés. J'aime à croire que ces images basses d'un Dieu, que ces blasphêmes n'ont du moins pas été de tous les tems; & j'atteste le grand Etre que je m'efforce d'adorer, que je crois toutes nos idées antropomor-

phites (ou païennes) bien plus injurieuſes, ſi toutefois un homme peut offenſer un Dieu, que la liberté avec laquelle je rejette toutes les petiteſſes humaines que l'on lui attribue.

Si ce que nous prenons pour l'hiſtoire des faits n'eſt que la lettre des allégories qui les voilent ou des hypotheſes qui les ſuppoſent, alors diſparoîtra ce que peut avoir de ſurprenant, l'étonnante diſproportion entre nos traditions qui nous font ſi nouveaux, & les hiſtoires orientales qui reculent ſi loin l'origine des peuples. Alors il m'aura été permis de conjecturer dans une antiquité prouvée, je crois, par l'évidence, & atteſtée de tant de nations, mais dont les événemens nous ſont inconnus. Dans ces ténebres que nous voyons border l'eſpace, mais dans leſquelles nous ne diſcernons plus les objets, il n'eſt pour nous d'autre lumiere que des hypotheſes probables, & l'impartialité pour les eſtimer.

RÊVERIE.

Le jour fuit, la lueur foible du crépuscule va s'éteindre; déjà à l'horizon opposé, des nuages désastreux, dont l'aspect prédit les tempêtes, portent dans leurs flancs ténébreux les funebres ombres de la nuit.... Le point où le soleil lança ses derniers feux est déjà obscurci par les nues.... A cette vive clarté, qui contraste durement avec le sombre des vapeurs amoncelées qui l'environnent, je reconnois le disque nocturne qui préside aux soucis rongeurs des cœurs ulcérés, & à la noire & trop juste mélancolie de l'être sensible, qui dans des lieux silencieux, va cacher les gémissemens étouffés de l'opprimé.

Le moment favorable va s'écouler; la nature va seconder ma douleur: elle

ſe revêt ſombrement, & tout ce que j'apperçois me ſemble conſterné comme moi: mais quelque triſte que ſoit l'aſpect qui m'environne, il le cede à la triſteſſe qui peſe ſur mon ame; & quelqu'affreuſe que puiſſe être la tempête qui menace les campagnes, ſon horreur ne ſauroit égaler l'horreur qui bouleverſe tout mon être.

Étincelez, éclairs, l'effroi des humains; & toi foudre vengereſſe, ſignal de déſaſtres, tes grondemens entrecoupés de profonds ſilences, tes affreuſes détonnations plaiſent à mon ame affamée d'effroi & d'horreur! Je me dis, & j'en frémis, ces feux multipliés, lancés dans l'eſpace, préſident chacun à quelque forfait nouveau: ces roulemens continus, ces mugiſſemens prolongés aident à faire triompher l'audacieuſe ſcélérateſſe, de la timide innocence. En ce moment, un tourbillon précédé par le fracas de la chûte des plus énormes & des plus puiſſans végétaux, me ſouleva moi-même; & depuis cet inſtant, tout ce qui m'arriva, tout ce que je vis, tout ce que je reſſentis porta l'empreinte

de

de l'illusion & du néant : cet état de suspension & de doute étoit sans doute pour m'avertir de l'incertitude des objets qu'il m'étoit donné de considérer.

A l'instant toutes mes idées & toutes les impressions de mes sens se confondent ; tout ce qui m'environnoit est dissipé ; au-dessus de moi est un ciel différent du ciel que je connoissois ; sous mes pieds est une terre qui ne ressemble en rien à la terre qui m'étoit connue ; l'air étoit rare, mais d'une pureté qui me remplissoit de je ne sais quel charme. Nature, je te sentis pour la premiere fois, & qu'il fut doux de te sentir ! Les glaces qui me portoient (1) représentoient dans leur immobilité les ondulations des flots de l'Océan ; la profondeur incalculable de leurs immenses crevasses attestoit, par le nombre des couches, la vétusté de ces monumens que les siecles éleverent à l'immutabilité des

(1) Les environs du Mont-Blanc en Savoye, près la gorge du grand S. Bernard, si connu depuis les relations de M. de Saussure.

plans généraux de la nature. Un ciel (1) ſombre, une mer de glace d'un blanc éblouiſſant, les ombres des pitons de neiges qui la dominent, rien de ſemblable à la nature des plaines ; nul mouvement ; pas un inſecte errant dans ces plaines inanimées ; pas un volatil dont les aimables couleurs tranchent ſur l'athmoſphere d'ébene ; pas une plante, pas une herbe qu'agite le moindre ſouffle. Deux objets uniques, des neiges & le vuide. Plus de mouvement, de changement, de ſucceſſion de tems ; c'eſt l'immobile éternité, c'eſt le calme du néant, c'eſt le ſilence & la mort de la nature, l'oubli de l'univers.

Tout m'étonnoit, m'anéantiſſoit ; il me fallut du tems pour me rappeller qu'il

(1) Ce que nous appellons ciel nous paroît ici une voûte ; mais à la hauteur de 13 ou 14000 pieds, ce n'eſt plus qu'un vague, qu'un vuide que les vapeurs ne bornent plus, & dans lequel ſcintille le ſoleil, dépouillé preſque de rayons, plus petit & plus éblouiſſant.

existoit des hommes. Leurs petitesses & leurs vanités, leurs erreurs, leurs superstitions, toutes ces chimeres qu'ils croient importantes, la prétendue puissance des empires, l'histoire des nations : quelles inutilités, quel néant ! O générations à venir, avant de vous sacrifier comme tous les millions d'hommes qui vous précéderent, avant de sacrifier votre être, votre existence entiere à ces futilités qui n'ont pour but que des maux, venez dans ces lieux augustes que l'homme n'a pu encore défigurer ! Ici vous vous interrogerez vous-mêmes ; vous sonderez les conditions humaines ; vous peserez dignités, renommée, bassesses, vertus, cet alliage qui fait ces hommes grands, que l'on encense & que l'on déchire. Vous vous efforcerez de découvrir les bases de l'opinion des hommes, & vous rirez de pitié, lorsque vous appercevrez son appui. Vous verrez ces hommes s'affliger mutuellement, & se jouant les uns les autres dans tous les âges & dans toutes les contrées ; vous sentirez que *votre vie*

est votre seul bien, & que *votre devoir c'est d'être heureux.* Ici vous connoîtrez une vérité que voile par-tout ailleurs peut-être, mais que ne sauroit atteindre ici l'illusion; une vérité qu'ont ensevelie les siecles passés, qu'ignorent les nations actuelles, *le néant de l'ordre social.*

Le défaut de végétation qui fait la solitude de ces contrées, où nul animal ne trouve sa pâture, me força de descendre vers les lieux bas. J'appercevois dans l'éloignement une espece d'abyme, & je ne sais quoi me disoit que là étoit ma subsistance. Pour y parvenir, je ne voyois aucune issue; les pentes de neiges étoient par-tout si escarpées. En parcourant d'une extrêmité à l'autre le plateau sur lequel j'étois, je fus arrêté par une ouverture bleuâtre, une crevasse qui me laissa appercevoir les diverses couches de glaces que les ans avoient successivement accumulées. Là, surpris, j'entendis le premier bruit qui eût rompu pour moi le silence de ces déserts, une eau bruire au fond de ces abymes de glaces. Je remontai le

cours de cet inviſible ruiſſeau; inſenſiblement j'apperçus le fond du précipice: preſſé par le beſoin, je m'y gliſſai; ma témérité eut un heureux ſuccès; long-tems enfermé entre ces deux immenſes remparts de glaces, au pied deſquels la lumiere tant de fois reflétée parvenoit à peine, je commençois à me croire enſeveli pour toujours dans ce tombeau glacial, lorſqu'une lueur vint éclairer ces ténebres. Le cours du ruiſſeau me conduiſit à une chûte qui m'annonçoit de nouveaux périls; mais au pied étoit un pré couvert de chevres & de vaches. Je franchis tous les obſtacles; je joignis une de ces paiſibles nourrices de nos premiers peres; & oubliant combien les tems étoient changés, je commis le premier acte tyrannique de l'homme; je dérobai à ſon veau couché près d'elle, la nourriture que la nature préparoit pour lui ſeul dans les flancs de ſa mere. J'avois appaiſé mon beſoin: ni la mere ni le petit n'avoient paru s'y oppoſer, lorſqu'un être fait comme moi, & qui aſſurément ne me paroiſſoit avoir

rien de commun avec l'animal outragé, s'approcha vivement, & d'un air courroucé, il me demanda de quel droit j'avois commis cette injuſtice. Je réfléchis alors, qu'effectivement j'avois uſé d'un aliment qui ne m'étoit pas deſtiné; & je reſtois tout penſif, les yeux fixés ſur lui: je vis qu'il poſoit à terre un morceau d'arbre creux & artiſtement arrangé, & qu'il l'empliſſoit équitablement de ce même lait dont j'avois pris avec injuſtice une bien moins grande quantité. Je cherchois quel droit il pouvoit avoir que je n'euſſe pas, & je vis que c'étoit parce que ſur ce bois creux il y avoit une marque qui étoit auſſi ſur cette nourrice ſi prodigue ou ſi opprimée, à qui il falloit nourrir d'autres animaux que ceux qu'elle avoit portés. Puis cet homme me fit entendre que c'étoit par bonté d'ame qu'il ne m'en diſoit pas davantage, & par généroſité, qu'il ne me forçoit pas de lui donner de petites pierres ſinguliérement faites, qu'il aſſuroit que je devois avoir avec moi, en échange de ce que je lui

avois pris, disoit-il. Il assuroit encore, que dans d'autres pays, si j'avois bu pour la valeur de cinq de ces cailloux, du lait de vaches qui eussent d'autres marques que la mienne, on m'attacheroit par le cou à un arbre jusqu'à ce que mon sang fût arrêté, & que je n'eusse plus la faculté de sentir & de me mouvoir. Fort surpris, je demandai à cet homme juste si du moins je pouvois m'en aller: il me dit qu'il me le permettoit, à condition que je n'aurois pas la noirceur de passer sur *son terrein*, mais que je prendrois une ligne tortueuse, où il n'y avoit pas de plante, & qui me conduisoit sur la verdure d'un autre, sur laquelle je pourrois marcher à mon aise, puisque le maître n'étoit pas là.

Tandis que je m'efforçois d'*acquérir* des idées de ces principes de justice *innés*, dit-on, dans les hommes, tout changea autour de moi; je me trouvai dans une cabane pauvre & couverte de chaume, entourée de terres rapportant beaucoup & de nature à rapporter beaucoup plus.

Ces terres étoient couvertes de froment ; & dans cette cabane je ne vis que des pains de son & d'avoine ; des troupeaux nombreux bêloient auprès, & les possesseurs de cette chaumiere dans ce climat rigoureux étoient couverts de lambeaux. L'un d'eux disoit d'un air consterné, l'année est *mauvaise ;* j'ai des enfans en *nourrice ;* le *médecin* pour ma femme me coûte beaucoup ; & voilà que le *roi* met un nouvel *impôt.* Je *travaille* depuis près de cinquante ans, à peine ai-je pu avoir le *nécessaire* pour ma famille, quoique peu nombreuse. *Quel malheur pour moi, s'il m'étoit venu plus d'enfans !*

Alors un homme bien vêtu & paroissant bien nourri, lui prouva que le roi ayant envie, pour les *besoins* de l'état, & particuliérement pour la *dignité de sa personne*, d'une partie de la subsistance du cultivateur, elle lui appartenoit de *droit ;* que d'ailleurs, tout bien examiné, la classe des pauvres étoit la plus fortunée ; qu'à la vérité, ils ne pouvoient souvent pas satisfaire les vrais besoins, mais

qu'auſſi ils ne connoiſſoient pas les jouiſſances ſuperflues ; qu'un journalier & un prieur, devant tous deux *mourir*, l'un n'étoit pas plus heureux que l'autre pendant la *vie*.

Il étoit nuit, & j'apperçus à l'horizon une lueur foible, étendue. De ce côté, l'athmoſphere étoit vaporeuſe ; de ce côté venoit auſſi un bruit ſourd. Cette multitude de ſons qui ſe ſuccédoient, ſe preſſoient, ſe multiplioient, faiſoit un murmure continu, qui avoit quelque choſe de ſiniſtre, & qui reſſembloit au roulement éloigné des vagues. Un bruit différent, lointain & répété, imitoit les éclats de la foudre ; on entendoit enſuite une multitude de voix. Je ne ſais ſi leurs cris étoient de terreur ou d'acclamation : je m'avançois toujours, réſolu de m'introduire dans cette enceinte ſi bruyante & ſi tumultueuſe au milieu du calme & du ſilence qui l'environnoit. A l'entrée du ceintre de rocher qui la circonſcrivoit, des hommes s'avancerent, & examinerent avec une ſorte d'avidité ſi je n'avois pas

ſur moi de certaines productions de la terre ou de l'art. Je penſai que ces choſes étoient nuiſibles dans ce ſéjour ; ils me dirent au contraire, que ces objets étoient utiles & indiſpenſables, & que leur néceſſité étoit préciſément cauſe que l'on ne pouvoit les introduire ſans donner une partie de leur valeur. Je parcourus une longue avenue bordée d'habitations de tout genre, & j'y vis d'abord une foule innombrable de malheureux des deux ſexes, des enfans & des vieillards occupés encore, dans le tems où la nature preſcrit le repos, à gagner péniblement une nourriture ſi mauvaiſe & ſi peu abondante, qu'elle ſuffiſoit à peine pour leur prolonger la faculté de ſouffrir.

Un char traîné par ſix chevaux vint à paſſer au milieu d'eux : ils quitterent leur travail, ſe découvrirent humblement la tête. Je regardai dans ce char pour découvrir l'objet de leur vénération ; mais inutilement, car je n'y vis qu'un homme. Un ſon lugubre & régulier, qui retentiſſoit dans les airs, me fit détourner les yeux &

je vis un grand bâtiment rempli d'une foule de peuple. Je conçus que tout ce peuple étoit raſſemblé pour obtenir des graces du Maître de la nature; déjà je croyois entendre une voix céleſte atteſter la préſence de la Divinité. Je me retirois, crainte de profaner le temple auguſte de l'Eternel, n'étant pas initié au culte de cette contrée; ceux qui étoient près de moi me dirent, attendez un moment. Un inſtant après, un homme plus élevé que les autres, fit quelques ſignes, tenant en main un taliſman. Trop éloigné, je ne ſus ſi c'étoit une queue de vache, un fétiche, ou quelque choſe de très-ſemblable. Je feignis d'adorer: mais je m'apperçus que je prenois une précaution inutile; car ceux qui étoient autour de moi, ne paroiſſoient eux-mêmes guere convaincus qu'il y eût là quelque choſe de ſupérieur à eux. Quoique tous plus ou moins proſternés, ils converſoient, rioient & s'occupoient beaucoup plus de leurs voiſins; & un homme d'une taille ordinaire, & que l'on diſoit un grand,

étant entré, précédé & suivi d'un nombre d'esclaves qu'il paroissoit croire être nés pour lui, alors tout le peuple se tourna vers lui, & je vis qu'il vénéroit plus cette divinité singuliere, mais visible, que celle à qui le temple étoit élevé, & qui étoit représentée au fond, d'une forme si bizarre, qu'apparemment elle étoit allégorique. C'est du moins ce que disoient les sages; mais tous ces hommes, à qui le besoin plus pressant de se sustanter interdisoit la science, n'aimant pas les idées symboliques & occultes, prenoient souvent le symbole lui-même pour son Dieu. Une multitude d'hommes bizarres les retenoient dans ces idées fausses, dont ils tiroient toute sorte d'avantages, quoiqu'ils en fussent eux-mêmes la victime. On me dit que cette enceinte contenoit plus de six mille de ces hommes, les derniers & les plus pervers des hommes trompant & asservissant les autres & eux-mêmes à un intérêt bien sordide & bien aveugle, puisque par une réaction nécessaire le peuple qu'ils tyrannisoient les ren-

doit à son tour esclaves de son opinion, seul soutien de leur despotisme. Au sortir de ce lieu, je vis une foule d'êtres que je ne pus définir; car ils avoient, disoient-ils, *besoin des autres pour subsister.* J'avois pensé qu'il suffisoit d'être *né* pour avoir droit de *vivre*, & d'être du nombre de ces hommes *unis pour leur bien commun*, pour avoir celui de *vivre heureux;* mais ces infortunés, prêts d'expirer de misere, étoient menacés du bâton ou de l'*hôpital*, si l'accent peu riant d'une voix mourante alloit fatiguer l'organe voluptueux des riches. J'en vis que l'on menoit dans de grands bâtimens remplis d'infortunés comme eux, dont le *crime* étoit d'avoir demandé de *ne pas mourir.* Je m'y inférai avec eux; & lorsque j'eus vu comment des hommes traitoient des hommes, j'allois pour sortir; mais on m'arrêta jusqu'à ce que j'eusse prouvé que j'avois de quoi vivre.

Je rencontrai ensuite, le long des endroits les plus sombres, des femmes à demi-nues se promenant d'un air libre, & qui n'évitoient pas d'être vues même par des

hommes. Je les estimois déjà d'être plus fortes que leurs siecles, lorsqu'une d'elles s'approchant & ouvrant, comme par mégarde, son vêtement, me dit, que veux-tu me donner? je ferai à toi. Détrompé par ce peu de mots, je quittai ce chemin & j'entrai dans une avenue sombre & qui n'étoit pas vivante comme les autres quartiers. Un homme s'approcha & me présenta un tube de fer dirigé vers moi, en me disant deux mots que je ne compris pas. J'allois pour prendre ce qu'il sembloit m'offrir, lorsque ce fer vomit un feu subit, & quelque chose qui alla frapper un poteau près de moi. Je m'éloignai rapidement: cet homme en faisoit de même, & paroissoit tout surpris de voir que je pouvois encore marcher. Des fenêtres s'ouvrirent, & j'entendis plusieurs cris; des esclaves armés parurent, ils cherchoient de toutes parts. Je fus arrêté par un d'eux, qui m'interrogea, que j'interrogeai moi-même, & dont j'appris que cet homme avoit apparemment voulu m'ôter la vie pour avoir ce qui étoit sur

moi. Plus loin je vis un palais immense, entouré de ces mêmes esclaves habillés & armés uniformément. Il avoit été construit à grands frais, & par une quantité innombrable d'individus qui *tous avoient travaillé pour un seul.*

Au-dessus une lueur éthérée environnoit une inscription formée par des caracteres d'or sur l'ébene azurée de l'athmosphere. J'y lus :

AUX HOMMES PENSANS ET VRAIS.

" Ici regne & souffre le despote, l'esclave de douze millions de ses égaux, victimes de l'erreur qui le fit leur maître. Ils sont indigens, parce qu'il est trop fastueux ; opprimés, parce qu'il est trop puissant ; petit, parce qu'il est trop grand. Qu'ils conservent les fruits que leurs travaux ont extraits de la terre, la liberté, l'énergie qu'ils ont reçues de la nature ; alors cet homme, devenu l'égal de l'un d'eux, sera plus heureux lui-même. "

Une foule de dervis, s'appercevant que je lisois cette inscription, vinrent charitablement à moi, & m'assurerent que, si je me pervertissois ainsi par la philosophie nouvelle, au jour de ma mort l'ange noir me précipiteroit dans les abymes de la terre; mais sans m'émouvoir, je continuai de lire.

" Que les humains cessent d'écouter
» ces lâches adulateurs qui, soutenant les
» tyrans de la terre, n'encensent que
» leur propre pouvoir. Le plus terrible des
» mensonges est celui qui est fait au nom
» du Dieu de verité; ne craignez, n'es-
» pérez rien d'eux, l'éternel rémunéra-
» teur des vertus n'a pas créé d'Elysée
» pour l'imbécille fanatique, ni pour
» celui plus criminel encore, qui, recon-
» noissant l'erreur qu'il prêche, se joue de
» l'humaine crédulité; mais pour l'homme
» vertueux qui ne connoît d'autre culte
» que l'adoration d'un Dieu, d'autre
» maître que le bien de ses semblables,
» d'autre joug que les loix qui l'operent.
» Il n'a pas non plus creusé d'abyme ven-

geur

„ geur pour celui qui accuse, qui ren-
„ verse même les autorités iniques qui
„ affligent la terre ; non plus pour celui
„ qui n'adore pas les dieux de l'ignoran-
„ ce, ne croit pas aux neuf & une incar-
„ nations de *Wiſtnou*, ne brûle pas des
„ hommes qui ont rêvé d'autres chime-
„ res; mais pour l'être atroce qu'abreu-
„ vent les larmes de l'infortuné. „

Cette lumiere étoit offerte aux yeux de tous les hommes, elle dominoit toutes les pagodes & tous les palais ; & ces pagodes, ces palais ſubſiſtoient toujours. C'eſt que bien peu d'hommes élevoient leurs regards juſqu'à elle ; ils préféroient lire ſans ceſſe des caracteres noirs & ſiniſtres, inſcrits ſur un ſceptre double, immenſe, couronné de deux diadêmes bigarrés tous deux de mille couleurs, mais dont l'un avoit quelque choſe de plus terrible & ſembloit beaucoup plus peſant que l'autre ; à chaque extrêmité de ce ſceptre double, qui poſoit ſur une ſeule baſe, étoient attachées des chaînes dont j'apperçus une longue ſuite de chaînons, mais

qui étoient invisibles pour la multitude.

Je lus, indigné: " O atome dégénéré, » & fait pour *expier les crimes de tes peres*, » obéis sur cette terre, aux puissances » émanées du ciel, & à celles que celles- » ci protegent. S'ils t'oppriment, garde- » toi de te révolter; *souffre*; tu ne fus » pas ici placé pour jouir. *Réprime tes de-* » *firs & l'instinct naturel*; il ne te fut pas » donné pour te conduire. Macere & » tyrannise ton corps; plus tu seras petit » & malheureux pendant ta vie, plus tu » seras heureux après ta mort, & plus tu » seras grand aux yeux des hommes que » tu auras quittés pour jamais. Crois tout » ce que ta raison rejetera, s'il t'est an- » noncé comme divin dans le pays où » tu es né; car la raison de l'homme est » fragile; il n'en est qu'un d'infaillible, » c'est le pontife de ton pays. Efforce- » toi de parvenir aux austérités, au dé- » vouement des fakirs. Si ton souverain » demande ton sang, offre-le lui pour » l'amour de l'Eternel; & si des infideles » te contestent ta croyance, meurs pour

» ſa plus grande gloire ; ſi tu vis & meurs
» ainſi, tu paſſeras ſur le *poul-ſerrho* ;
» l'ange t'enlevera par le toupet : tu
» habiteras un palais de cryſtal : tu ſeras
» un peu plus élevé que ceux qui auront
» moins jeûné & auront moins baiſé la
» terre devant le grand-lama ; tu careſ-
» ſeras les houris : tu ſavoureras un bon-
» heur qu'alors tu concevras. »

Au milieu des penſées triſtes qui m'accabloient, il ſe fit en moi un mouvement de joie dont je fus la cauſe, lorſqu'ayant conſidéré de nouveau ces deux couronnes, je vis qu'un des fleurons (*) venoit d'en être ôté, & que cette fracture en avoit ébranlé quelques autres, qui cependant y reſterent fixés pour un tems. Pour l'autre diadême, plus obſcur, plus peſant, le même fleuron y ſubſiſtoit toujours, ſeulement la couleur en étoit ſinguliérement ternie. Il y en avoit beaucoup d'autres, dont les teintes étoient auſſi très-pâles ; mais il n'y manquoit aucune partie.

(*) France.

Toutes les puiſſances de la terre avoient fait dans tous les tems de grands efforts pour détruire l'inſcription céleſte, & y ſuppléer celle qui étoit de main-d'hommes; mais chaque fois il ſe fit des éclairs ſuivis d'une flamme qui formoit dans les airs les mots d'*éternelle vérité*, écrits en toute langue & intelligibles pour tous les peuples; de ſorte que de leurs efforts il n'étoit réſulté qu'une nouvelle lumiere momentanée, il eſt vrai, mais dont il reſtoit chaque fois quelque choſe qui ajoutoit à l'évidence des caracteres céleſtes; de ſorte que ces puiſſances ſe bornerent à publier que ces caracteres avoient été gravés par les eſprits de l'enfer, à qui l'Eternel l'avoit permis pour éprouver les *élus*.

Toujours inviſible, je pénétrai dans l'intérieur des demeures de l'homme; j'approchai de ce ſultan, de cet homme ſi fortuné, puiſque douze millions d'hommes travailloient à ſa gloire & à ſes plai-

firs ; je le vis ne trouvant que perfidie dans ceux qui l'environnoient, qu'objets de crainte dans tous les événemens qu'il apprenoit, que fatiété dans les plaisirs, & qu'ennui dans la vie ; je vis qu'il n'étoit plus sensible qu'à l'abaissement de ses rivaux & à la gloire de son nom, & je le plaignis ; car chercher des jouissances aussi fausses, aussi factices, c'est prouver que l'on est bien loin du bonheur. En m'éloignant pour jamais de la demeure des grands & des forfaits qui s'y commettent de sang froid, je me disois, voilà le *grand œuvre de l'ordre social ;* ces hommes réunis pour accroître leurs vertus & leur félicité des vertus & de la félicité des autres, n'ont trouvé qu'une effroyable misere, digne salaire de vices & de forfaits jusqu'alors inconnus, mais qui pese bien injustement sur l'homme bon, forcé de souffrir des maux qu'il n'a pas faits, & qui vient bien tristement désabuser trop tard l'espoir illusoire des législateurs. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Je me disois encore, comment se fait-il que tant d'êtres s'abusent au point d'aimer les cités ? . . . Un homme sur une terrasse fixoit les yeux avec l'expression du regret sur un point de l'athmosphere qu'il pouvoit seul appercevoir entre la multitude des toits & des cheminées qui faisoient de sa demeure un bien triste tombeau : la lune, seul objet aimable, éclairoit cette triste perspective ; il disoit :

" O azur sublime de l'éther, je ne puis „ me rassasier de ton immensité ! Globes „ incalculables, vous êtes voilés pour „ moi par des monceaux de misérables „ cailloux entassés par la démence des „ hommes. *Bientôt*, ô nature ! je contem- „ plerai tes charmes indicibles ; pour- „ quoi . . . , *bientôt ?* Ces nuages fuient „ rapidement. Lune, tu t'éloignes. Astres, „ vous allez vous éteindre ; tout se meut, „ les révolutions s'operent, tendent à leur „ fin ; & moi . . . Mon corps, parvenu à „ sa perfection, va décliner . . . Je finirai ; „ puis je ne serai plus. . . . Qu'attends-je ? „ le tems s'éloigne : que fais-je ici, ô

» tems ! Quand jouirai-je donc ? Uſages
» que je hais, préjugés funeſtes, affreux em-
» pire de l'habitude ! Hommes, briſez mes
» fers. Qui m'a fait l'eſclave de la dépra-
» vation de vos opinions ? Nature, peux-
» tu m'avoir expulſé de ton ſein ? Quand
» ſeras-tu mon ſeul guide ? En vain j'eſ-
» pere. Bizarre inquiétude : je le ſens...
» je le ſens, la contemplation libre de
» tes charmes ineffables, ô totalité, ô
» immenſité des êtres ! me laiſſeroit encore
» un vuide. Tout eſt vain, même les
» vœux dont l'homme charme ſes peines.
» Inſatiable de bonheur, je ne ſaurois me
» promettre que chimeres : ce que la dé-
» mence appelle les plaiſirs de la vie, ô
» nature ! qu'il leur trouve d'inſipidité,
» celui qui entendit ta céleſte voix !...
» Suivrai-je donc ces ſciences difficiles,
» l'admiration de leurs inventeurs, & ces
» arts pénibles qui font que l'homme s'é-
» tonne de ſa grandeur ? Ce ne ſera pas
» trop de la vie & des facultés d'un homme
» pour apprendre ce que bien d'autres
» ſavoient avant moi. A mon dernier

» jour, quelle sera ma récompense? La
» leur : un vain nom que me contesteront encore les hommes envieux de ces
» futilités. Si je recherche la sagesse, de
» spécieux dehors s'offrent à moi; mais
» au bout d'une carriere consumée dans
» le travail, la gêne & les persécutions,
» que trouverai-je? Néant. Eh bien,
» contempteur de l'opinion versatile du
» siecle, je n'aurai d'autre guide que
» l'instinct que je sens en moi; mon occupation sera de jouir de plaisirs non illusoires; mon but de conserver la santé,
» sans laquelle il n'en est aucun, est de
» fuir les hommes qui les empoisonnent
» tous. Projet digne d'un être que ne
» bercent pas les illusions sociales. . . .
» impossibilité, que de liens iniques!
» Néant dans les plaisirs, néant dans les
» sciences & les arts, néant dans la sagesse, dans l'opinion des humains: néant
» vuide au milieu de la nature même.
» Maintenant que mon imagination exaltée m'offre une nature libre, dont les
» charmes enchantent mon cœur ... une

inquiétude

„ inquiétude affreuſe me prouve qu'il „ n'eſt pas de voie de bonheur, &c. „

En effet, ces idées enchantereſſes de liberté & de bonheur primordial ne préſentoient pas à ſon cœur un objet qui pût le ſatisfaire pleinement. Appellé pour une de ces futilités ſociales, il me parut quitter ſans regret ces ſpéculations. O funeſte puiſſance d'une habitude perverſe ! . . . . . .

. . . . . .

Je parvins au milieu d'un eſpace vaſte & rempli d'alimens de tous genres, magaſin immenſe ; mais ces nourritures étoient falſifiées, corrompues. Quelques individus ſe les étoient partagées, & n'en cédoient qu'à ceux qui pouvoient leur donner en échange un repréſentatif. Les autres demandoient en vain de vivre, ils n'en avoient point droit ; & d'habiles juriſconſultes avoient décidé qu'il falloit que la *canaille* mourût, ou ſocialement *par le beſoin*, ou juridiquement *par la corde*. . . . . .

. . . . . .

Telles furent les ſenſations que j'éprouvai pendant l'anéantiſſement de mes ſens. Un dernier éclat de la foudre, reſte de l'orage diſſipé, me rendit à moi ; ces caracteres tracés au-deſſus des voûtes des temples par les mains de la vérité, & ceux de l'impoſture, ſubſiſtoient ſeuls pour moi, tels que je les avois déjà lus ; les uns étoient immuables ; & les autres déjà vieillis par les tems, pouvoient encore ſoutenir les impuiſſans efforts de bien des ſiecles. Les abymes anéantis dans la nuit du paſſé n'étoient pas donnés aux foibles générations actuelles. Tous les autres objets avoient changé de face ; je ne ſais quoi d'illuſoire voiloit, pallioit tout ce qui m'avoit ſi fort révolté : ce ne fut qu'à l'aide de ces caracteres ſacrés, que je diſcernai quelques erreurs & quelques vérités.

FIN.

S

AB 113593

Ha 990

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-47786/fragment/page=0125

Senancour, Étienne Pivert de:

LES PREMIERS ÂGES.

INCERTITUDES HUMAINES.

RÊVEUR DES ALPES.

1792

depuis l'Ere chrétienne.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-47786/fragment/page=0127